

**Eschyle**

# **AGAMEMNON**

*texte français de Denis Guénoun*

© D. G. 1977-2019

## **PREFACE (2019)**

*Après le succès retentissant de Jules César au Festival off d'Avignon 1976<sup>1</sup>, puis l'échec douloureux de sa reprise au Théâtre national de Strasbourg en octobre de la même année, la toute jeune compagnie L'Attroupement (1975-1983) fut menacée de dislocation, puis se reforma, en intégrant quelques départs et arrivées. Le groupe<sup>2</sup> décida de se consacrer à une nouvelle réalisation théâtrale, et après un temps de réflexion et d'échanges il fut choisi de s'engager dans une production de l'Agamemnon, d'Eschyle. Nous gardions un excellent souvenir du travail, l'année précédente, sur La Nuit des Rois de Shakespeare, dans une traduction qui avait été réalisée spécialement pour l'occasion<sup>3</sup>. Et nous restions un peu insatisfaits du recours à des traductions existantes, quelles que fussent leurs qualités, surtout lorsqu'elles n'avaient pas été élaborées dans et pour le jeu. C'est pourquoi je m'engageai, de façon tout à fait déraisonnable – je n'étais pas le moins du monde helléniste – dans l'écriture d'une version française de la pièce. L'un des acteurs, Philippe Vincenot, avait étudié le grec au lycée, et je lui demandai de m'aider à débroussailler le mot à mot de l'original, pour tenter de comprendre comment la chose était fabriquée, agencée, mise en forme. Il le fit, de très bonne composition, pour la première page de l'œuvre (le monologue du Guetteur) qui fut ainsi traduite en commun. Puis, il me laissa continuer, ayant aidé à me mettre sur les rails<sup>4</sup>. Pour la suite, je*

---

<sup>1</sup> C. Godard, « Tout le monde parle de Jules César », *Le Monde*, 24 juillet 1976.

<sup>2</sup> Recomposé, pour cette phase, autour de Bernard Bloch, Jérôme Derre, Michèle Goddet, D. G., Patrick Le Mauff, Pierre Lhiabastres, Laurent Vercelletto, Philippe Vincenot, pour nommer d'abord ceux et celles dont le passage dans la compagnie aura été d'une certaine durée. Plusieurs autres personnes l'ont rejointe ou quittée dans les mois qui ont suivi, pendant les répétitions et les diverses phases de représentations du spectacle. C'est au cours de l'étape marseillaise de la tournée, l'hiver suivant, qu'Elizabeth Macocco est entrée dans la troupe pour plusieurs années. Dans la même période, ont aussi participé aux spectacles – avec des durées variables – Marie-Berthe Servier, Francis Freyburger, Christian Lambert, Henri Metzger, Hélène Ninerola, Astrid Ruf, ainsi que les musiciens Ismaïl Safwan, Jean-Pierre Demas, Michel Froehly – et d'autres dont le nom ou le souvenir se brouillent, ou avec qui les collaborations se sont interrompues à peine amorcées.

<sup>3</sup> Disponible sur la page : <http://denisguenoun.org/oeuvres-en-ligne/>, onglet *La Nuit des Rois*.

<sup>4</sup> Comme nous étions animés d'un farouche sentiment égalitaire, le polycopié que nous avons confectionné pour cette traduction portait en sous-titre : « Texte français de l'Attroupement, établi par Denis Guénoun et Philippe Vincenot ».

*procédai comme beaucoup d'autres : avec le texte grec sous les yeux, pour examiner l'ordre des mots et la forme des vers, un bon dictionnaire, et des traductions anciennes ou récentes, afin de chercher, dans les interstices de leurs différences, comment la structure initiale du discours pouvait se laisser entrevoir. Je dois à cette fréquentation et à ce labeur, de plusieurs mois, quelques-uns des plus saisissants éblouissements poétiques qu'il m'ait jamais été donné de connaître.*

*Les répétitions ont duré un an. Mais elles n'étaient pas seules à nous occuper : il fallait pourvoir à la nourriture et à la vie d'une troupe assez nombreuse, pour laquelle nous revendiquions fièrement le statut « professionnel », entendant par là le fait de nous vouer exclusivement au travail de théâtre, sans le soutenir par d'autres métiers. Cette professionnalité était hors normes : aucune déclaration fiscale ni sociale de quiconque, la couverture des besoins de santé étant assumée par une entraide multiforme, et grâce au soutien de spectateurs attentifs et bienveillants. Sans, à l'époque, aucune subvention de qui que ce fût. Voici comment nous procédions : d'une part, on asséchait le reliquat, bien maigre, des représentations antérieures. Ensuite, nous proclamions fièrement que les répétitions, toutes les répétitions quotidiennes, étaient intégralement publiques – et demandions seulement aux visiteurs qui le voulaient bien de nous aider en achetant leurs billets, plusieurs mois à l'avance, pour le spectacle à venir (la date de première fut reportée au moins deux fois). Nous avons même élargi les possibilités de cet engagement, en proposant des « cartes de coproduction » aux spectateurs qui souhaitaient et pouvaient participer plus fortement. Ces cartes constituaient un investissement collectif (sans autre retour que du cœur) pour porter la création en cours. Un peu à la manière de ce qu'est devenu de nos jours le « crowd funding », avec ces notables différences que l'idéologie de référence n'était pas entrepreneuriale, mais militante, et que nous démarchions seulement des personnes physiques, effectivement rencontrées sur le terrain. Beau rêve de production collective du théâtre par son public, présent et à venir. Et qui produisit quelque résultat, il faut croire, puisque l'Agamemnon a bien fini par voir le jour. Avec tout de même de modiques emprunts faits à des proches, et aussi les recettes d'une autre réalisation, imaginée et jouée dans ce même temps – spectacle d'improvisations publiques intitulé : Les Contemporains<sup>5</sup>. Nous travaillions, et nous nous produisions, dans des salles de fortune,*

---

<sup>5</sup> Ou d'autres initiatives, par exemple la « Fête de l'Attroupement et de ses amis », avec de nombreux autres artistes, au parc de l'Orangerie, en juin 1977.

*locaux prêtés par des associations, maisons de jeunes, églises, puis, les beaux jours venus, parcs publics, places, jardins. À la fin nous avons obtenu la disposition, assez longue dans l'été finissant si je me souviens bien, de la salle municipale de l'Aubette, sur la place principale de Strasbourg, où a eu lieu aussi la création, en septembre ou octobre 1977. Le spectacle a été repris par la suite en tournée, toujours à la débrouille, dans la banlieue de Strasbourg (la belle salle de fêtes de Schiltigheim, ouverte depuis peu) puis à Marseille (Maison de l'Étranger), Bordeaux (Festival Sigma – notre seul hôte de quelque taille institutionnelle), Aix-en-Provence (Hall de la Faculté des Lettres), Montpellier (Pavillon Populaire) et peut-être d'autres lieux que j'oublie. Partout l'accueil fut surchauffé. La création avait bénéficié d'une pleine page dans Le Monde, sous la signature chaleureuse de Colette Godard<sup>6</sup>.*

\*

*La traduction que l'on peut redécouvrir ci-dessous, après une hibernation de quarante ans, montre diverses particularités, dont une sur laquelle je voudrais attirer l'attention. Une tragédie grecque est composée d'épisodes ou scènes (ici dénommées « séquences »), alternées avec des chants du chœur. Or, ces chants présentent toujours une grande difficulté de réalisation lorsqu'on entreprend de monter ces pièces aujourd'hui. Notre travail voulait assumer, au sens strict, le caractère musical de ces parties du texte – d'autant qu'en bon nietzschéens nous étions convaincus que « l'esprit de la musique » était l'énergie primordiale qui avait fait naître la tragédie, et que cette force initiale était plus présente et active dans Eschyle que chez ses successeurs, où elle allait s'étioler progressivement<sup>7</sup>. Cette inspiration avait fortement influé sur le choix de cette œuvre.*

*La musicalité de ces moments ne faisant pour nous aucun doute, tout comme notre volonté de l'exprimer dans des énergies du temps, nous avons tenté successivement plusieurs manières, pour nous fixer bientôt sur l'accompagnement d'un trio formé par un piano, une guitare et une basse électriques, jouant dans un style très contemporain – entre jazz et rock. Cependant, pour que la forme du texte, et son énergie, puissent être actives, il m'avait semblé indispensable de recourir à une diction rythmée, sans*

---

<sup>6</sup> C. Godard, « Jouer ailleurs, Agamemnon à Strasbourg, Hamlet à Bochum », *Le Monde*, 20 Octobre 1977. Le « jeune » théâtre de ces années-là ne dira jamais assez tout ce qu'il doit à cette grande dame de la critique.

<sup>7</sup> F. Nietzsche, *La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique* (1872). Nombreuses traductions françaises disponibles.

*chant mélodique mais avec une scansion cadencée, battue. Disons que le traitement des mots et des phrases ressemblait, par anticipation, à ce qu'on connaîtrait peu après sous le nom de « rap » – cette forme musicale, née outre-Atlantique, ne devant se diffuser en Europe que dans les années suivantes : à l'époque nous n'en savions rien. Il fallait que le texte pût recevoir de telles énergies, ce qui n'était pas simple. C'est pourquoi, après des perplexités et obstacles, j'ai, pour chaque chant du chœur, rédigé une « seconde version » versifiée, sans rimes mais avec des choix prosodiques marqués. Elle traduisait des exigences convergentes : le souci de respecter, un peu au moins, l'ampleur ou la brièveté des vers grecs tels que je les voyais se dessiner dans la respectable édition des Belles Lettres qui me servait de guide ; et le choix d'exprimer les diverses rythmiques du texte à l'aide des ressources de la versification française, telles qu'elles courent entre La Fontaine, Hugo et Aragon, les alexandrins alternant avec des déca- ou octosyllabes, ou des vers plus courts. Le résultat, un peu inattendu, demandait évidemment de prendre quelques libertés avec le mot-à-mot. Mais cette jonction des énergies nées du jazz avec les passions prosodiques de mon enfance donnent, au moins, une singularité à la proposition. En tout cas, elle parut communicative, puisque je me souviens, à plus d'une reprise, d'un public soulevé et quasi-dansant<sup>8</sup>.*

*Cette tentative explique que, dans le texte ci-dessous, chaque chant du chœur soit livré en deux versions successives : la première plus soucieuse de fidélité syntaxique ou sémantique (à sa façon, bien sûr) et la seconde s'en détachant un peu pour faire sonner ces parti-pris rythmiques – ce qui était une fidélité aussi, au moins selon nos esprits d'alors.*

*Au moment où je livre la présente republication, j'ignore la validité philologique de la répartition adoptée il y a quarante ans, entre parties chantées et parlées – en particulier dans la séquence 6, où elles s'entrecroisent, ce qui fait une des forces de la structure dramatique – : j'ai dû, à l'époque, m'appuyer pour la définir sur une ou plusieurs éditions savantes. Je respecte aujourd'hui la division proposée alors, mais pour la rendre plus lisible, j'ai choisi les caractères italiques pour les chants et répliques censément chantées, en conservant le romain pour le reste.*

*Je dois avouer aussi qu'en recopiant mot après mot la traduction pour la publier aujourd'hui (je n'avais pas, bien sûr, de fichier électronique), la*

---

<sup>8</sup> Les acteurs et actrices accompagnaient la diction du texte de mouvements rythmiques du corps qui sont devenus, pendant quelques années, une marque des productions et enseignements de l'Attroupement et de ses suites.

*puissance de l'entreprise eschyléenne me saute à nouveau au visage, yeux et oreilles. Tant pour la structure dramatique, stupéfiante de complexité et de clarté réunies, que pour la force poétique du langage lumineux et acéré. J'espère donc que cette version pourra en communiquer quelque chose à d'autres qu'à moi, et je me réjouis profondément de voir ce travail à nouveau disponible pour toutes et tous.*

*Novembre 2019.*

## *NOTE SUR LA PONCTUATION*

Un lecteur ou une lectrice attentifs pourront remarquer des variations, d'apparence assez arbitraire, dans l'usage de la ponctuation. Elle a pourtant été établie de façon attentive (ce qui n'exclut pas, évidemment, des inadvertances.) Voici quels en ont été les parti-pris.

En premier lieu, il s'agit là de textes versifiés. On a donc considéré, de façon générale, que toute fin de vers indique déjà, par elle-même, une coupure rythmique dans la diction des acteurs ou actrices. Et on a, le plus souvent, évité de la redoubler par une signe de ponctuation (par exemple, une virgule), sauf lorsque la précision paraissait indispensable à la perception de la syntaxe. Donc, en général, peu de virgules en fin de vers (même à la fin d'une incise introduite par une virgule, et qui en ponctuation normale appellerait une virgule aussi) : elles ont été maintenues seulement lorsqu'il a semblé utile d'écarter une confusion syntaxique avec le début du vers suivant. En revanche, à l'intérieur d'un vers, on a usé d'une variété de signes : virgules, points-virgules ou points, lorsque le sens de la phrase paraissait appeler une pause.

Deuxièmement, bien que tout le texte soit versifié, des différences distinguent le caractère des répliques. D'une part, certaines sont supposées chantées, donc lyriques au sens strict, et la ponctuation y est très elliptique, comme souvent dans la poésie moderne. Les points, virgules et points-virgules restent rares, et on a tenté de faire jouer à plein la prosodie pour marquer les variations rythmiques. Très peu de points, même, dans ce cas. Mais d'autre part, dans les passages censément parlés (présentés en caractères romains), certains se montrent nettement plus prosaïques dans leur ton ou leur style, quand d'autres sont portés par des élans lyriques affirmés. La ponctuation cherche à respecter cette différence, que nourrit une intuition de lecture, parfaitement discutable : ponctuation plus abondante dans les passages « prosaïques », et plus limitée dans les parties lyriques.

Enfin, dans ce même esprit, on répartit à l'instinct les majuscules en début de vers. Souvent le texte les évite, sauf au commencement des strophes. Parfois, on les rétablit, pour indiquer un mouvement du sens après une fin de vers sans point.

Tout ceci, redisons-le, repose sur des intuitions, liées à une longue pratique du jeu et de la scène, et à un sentiment du caractère intensément poétique de cette écriture. Mais ce ne sont que des suggestions, que des lecteurs, ou a fortiori des joueurs et joueuses, peuvent moduler à leur guise.

*Décembre 2019.*

## SÉQUENCE 1

LE GUETTEUR:

Je demande aux dieux la fin de mes peines  
de ces longues années de vigie, où, couchant  
sur le toit des Atrides, accroupi, comme un chien  
j'ai appris à connaître l'assemblée des astres nocturnes,  
ceux qui portent aux mortels l'hiver ou la chaleur,  
princes lumineux détachés dans l'éther  
dont je connais les déclinés et les levers.  
Et maintenant je guette encore le signal du flambeau  
la lumière du feu qui portera la nouvelle de Troie,  
l'annonce de la chute. Ainsi l'ordonne,  
dans son attente, le cœur viril d'une femme.  
Mais quand la rosée remplit ma couche nocturne, inquiète,  
où les songes ne viennent pas,  
car la peur est là, debout, face au sommeil  
et garde le sommeil de me fermer les yeux,  
quand je veux chanter ou gazouiller  
pour me faire un remède sonore contre le sommeil,  
je pleure sur cette maison, je me lamente,  
qui n'est plus si bien gouvernée, comme avant.  
Maintenant, que la bonne chance écarte les peines  
que le feu de la bonne nouvelle apparaisse dans l'ombre.  
Salut ! flambeau ! jour dans la nuit, lumière naissante,  
et instauration de beaucoup de fêtes en Argos,  
et beauté de cette chose qui arrive!  
Ioug, Ioug!  
La femme d'Agamemnon, je lui fais signe à tue-tête  
de se lever du lit au plus vite,  
et d'acclamer cette torche à travers la maison avec de longs cris aigus  
puisque la ville d'Ilion est prise  
comme le proclame le message du feu.  
Et moi je préluderai aux danses,  
je marquerai pour moi les coups de chance des maîtres,  
ce flambeau, c'est un triple six.  
Et puissé-je à son retour soulever, de ma main,  
la main bien-aimée du maître de la maison



– pour le reste, je me tais, un bœuf est sur ma langue,  
cette maison, si elle prenait une voix, parlerait très clairement.  
Moi, si je parle à ceux qui savent,  
pour les autres, exprès, j'oublie tout.

## SÉQUENCE 2

LE CHŒUR :

Donc, cela fait dix ans déjà  
que le grand adversaire de Priam, le roi Ménélas  
et Agamemnon, honorés par Zeus d'un double trône  
et d'un double sceptre, ce puissant  
couple des Atrides, ont fait lever de ce pays  
une troupe argienne de mille bateaux,  
une armée pour leur venir en aide,

cependant que sortait de leurs cœurs une immense clameur pour  
invoquer la guerre,  
comme des vautours, projetés dans les airs par une douleur anormale  
au-dessus des nids de leurs enfants  
et qui tournoient  
poussés par leurs ailes comme par des rames  
ayant perdu pour rien  
la peine de veiller les jeunes oiseaux

mais au-dessus quelqu'un – ou Apollon  
ou Pan ou Zeus – qui entend  
ce gémissement où retentit le chant des oiseaux  
aux cris perçants de ces métèques du ciel  
envoie le fléau qui venge la faute après-coup, l'Érinys

ainsi des fils d'Atrée  
le tout-puissant les envoie contre Alexandre,  
Zeus l'Hospitalier ; et pour cette femme de plusieurs hommes,  
des luttes sans nombre  
où les genoux alourdis s'enfoncent dans la poussière  
où les lances se brisent dès les débuts  
sont imposées  
aux Danaens et aux Troyens à la fois.

Ainsi en va-t-il et s'accomplit le destin  
ni le feu au-dessous, ni les libations au-dessus  
n'apaiseront la colère inflexible  
des offrandes qui refusent de flamber.

Nous, vieille chair, insolvables  
laissés là par l'expédition  
nous demeurons, comme des enfants  
appuyés sur des sceptres.  
Car la moelle qui monte dans les cœurs très jeunes  
comme dans les vieux, la guerre  
n'y est pas chez elle. Qu'est-il, le plus que vieillard  
quand sa frondaison se flétrit,  
allant sur trois pieds son chemin,  
sans plus de force qu'un enfant  
comme un songe en plein jour ?

Mais toi, fille de Tyndare,  
reine Clytemnestre,  
que dis-tu, que sais-tu, quelle est ta découverte ?  
Quel message t'a fait  
ordonner partout des sacrifices ?

Tous les dieux, ceux de la ville  
ceux d'en haut, ceux du sol, ceux des portes  
et de la place publique  
ont leurs autels embrasés d'offrandes  
et de partout, jusqu'au ciel  
montent les flammes, surgies  
d'une huile sainte  
dont la douceur ne trompe pas  
sur des offrandes tirées des profondeurs de la maison royale.

Sur tout cela, dis-moi ce qu'il est possible  
et juste que j'apprenne, guéris  
mon inquiétude, tantôt  
elle me torture l'âme, et tantôt, grâce aux sacrifices  
dont tu fais monter la fumée, l'espoir repousse  
la tristesse rongeuse  
jamais assouvie de chagrin.

**CHANT 1 (PREMIERE VERSION)<sup>9</sup>**

*Je suis maître de chanter quand ils prirent la route  
 les hommes de pleine vigueur, sur l'arrêt puissant du destin  
 car la seule force que les dieux ont laissée à notre âge, c'est la foi qui  
 souffle dans nos chants  
 et comment les maîtres des Achéens au double trône, qui  
 commandaient  
 ensemble à la jeunesse grecque  
 sont partis, la lance et le bras prêts à la vengeance  
 pour la Teucride, guidés par un augure violent :  
 deux rois des oiseaux, l'un noir, l'autre à la queue blanche  
 apparus aux rois des vaisseaux  
 près du palais, du côté du bras qui tient la lance  
 et un point bien visible,  
 dévorant une hase pleine, avec sa portée  
 privée de sa dernière course  
 dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien*

*Le sage prophète de l'armée vit dans ces mange-lièvres  
 les deux Atrides belliqueux, à la volonté unique, les chefs  
 de l'expédition ; et il dit, en prophétisant  
 « après longtemps, les chasseurs prennent la ville de Priam  
 et toute la richesse qu'en ses remparts  
 le peuple ancien a réunie  
 le destin en videra leur ventre, violemment  
 à moins que la jalousie des dieux, prévenante, ne fasse disparaître  
 le mors qui tient les dents de la ville de Troie,  
 cette armée que voici. Car, compatissante, Artémis la pure s'indigne  
 contre les chiens ailés de son père,  
 qui sacrifient, avant ses couches, la hase malheureuse avec sa portée  
 elle a horreur du festin des aigles »  
 dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien*

*« Voilà qu'en sa bonne pensée la Très-Belle  
 favorable aux faibles petits des lions terribles*

---

<sup>9</sup> Sur les deux versions proposées successivement pour chaque chant du chœur, voir ci-dessous la Préface, pp. 4-5.

*et bienveillante aux nourrissons  
de toutes les bêtes sauvages,  
m'invite à discerner dans ces symboles,  
apparition heureuse et fâcheuse aussi  
J'invoque à grands cris le Guérisseur  
pour qu'elle n'envoie pas aux Danaens de contre-vents  
qui les retiennent longtemps de voguer  
exigeant d'eux alors un sacrifice autre, hors-la-loi, sans festin  
qui divisera la famille et ne craindra pas un époux, car elle demeure  
terrible, toujours prête,  
économe, fourbe, de bonne mémoire, la Colère qui veut venger une  
enfant »*

*Ainsi Calchas, en même temps que de grands biens, annonça-t-il  
ces fatalités, d'après les augures du départ, à la maison des rois.  
Toi aussi, avec la même voix,  
dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien*

*Zeus, quel qu'il soit,  
s'il aime ce nom,  
c'est lui que j'appelle ;  
je ne connais,  
ayant tout pesé,  
que Zeus pour, ce poids de stérile angoisse  
me l'ôter vraiment*

*Un qui fut grand jadis  
plein d'une audace à tout combattre  
on ne dira même plus qu'il a été ;  
celui qui vient ensuite  
trouve son vainqueur et sa fin  
mais Zeus si l'on crie sa victoire de tout cœur  
alors, on a raison tout à fait*

*Il fait cheminer les hommes vers la raison  
en posant comme sa loi  
par la souffrance le savoir ;  
lorsque, dans le sommeil, le remords suinte  
sur le cœur, la mémoire des souffrances  
la peine se fait sagesse malgré nous,*

*c'est une violence bienfaisante des démons  
qui sont assis au banc sacré*

*Ainsi le plus vieux des chefs  
de la flotte achéenne  
qui jamais ne blâme un prophète  
conspirait avec les coups du sort ;  
voiles pliées, ventre creux,  
les Achéens s'énervent,  
navires arrêtés en face de Chalcis  
sous les rugissements des courants de l'Aulide*

*Les souffles venant du Strymon apportaient  
les loisirs funestes, la famine, les mauvais mouillages,  
l'égarement des hommes, l'usure  
des carènes et des cordages  
ils imposaient l'égarement du temps,  
épuisaient et déchiraient  
la fleur des Argiens. Et quand  
contre cette cruelle tempête  
le devin proposa aux princes  
au nom d'Artémis, un remède autrement plus pesant  
alors, de leurs sceptres, les Atrides  
se mirent à frapper le sol  
sans se retenir de pleurer*

*Et ce que dit le vieux roi sonne ainsi :  
« Pesant, mon destin, si je désobéis,  
pesant aussi, si je déchire mon enfant  
l'ornement de ma maison,  
si je souille du sang d'une vierge égorgée  
mes mains de père  
sur l'autel. Y a-t-il une voie hors du malheur ?  
Comment désertier les navires  
et fauter contre mes frères d'armes ?  
Si les vents cessent  
par le sacrifice du sang d'une vierge  
il faut que je le désire  
et c'est juste. Que le bien soit. »*

*Quand il eut passé sous le joug du destin  
 en son âme le vent tourna  
 impur, impie, sacrilège  
 déterminant son âme à toutes les audaces  
 Car les vivants se fient à la honteuse dans ses conseils  
 la folie porteuse de malheurs qui les enhardit  
 Il osa, lui, devenir  
 sacrificateur de sa fille  
 pour cette guerre que coûte une femme  
 et pour faire partir les bateaux*

*Ses prières et ses appels à son père  
 n'y purent rien, ni son âge de vierge  
 devant ces chefs qui aiment la guerre.  
 Après l'invocation, le père fait signe à ses aides  
 que, comme une chèvre, au-dessus de l'autel  
 couverte de ses voiles et, de toute son âme  
 s'accrochant à la terre,  
 elle soit saisie et soulevée et qu'on étouffe d'un bâillon  
 la voix maudissant la demeure,*

*brutalement, par la violence muette de la bride.  
 Mais pendant que tombe au sol sa robe de safran,  
 elle frappe chaque sacrificateur  
 d'un trait de ses yeux qui porte la pitié  
 elle semble, comme en peinture  
 vouloir leur parler  
 elle qui, si souvent  
 chez son père, aux bonnes tables où sont les hommes  
 immaculée, fille sans taureau  
 avait chanté avec amour pour son père bien-aimé  
 le péan bienheureux  
 de la troisième libation*

*La suite, je ne l'ai pas vue, ni n'en parle  
 mais l'art de Calchas n'est pas impuissant  
 c'est justice que celui qui a souffert  
 accède au savoir*

*l'avenir, quand il vient, on le connaît  
 mais avant, salut à lui,  
 c'est comme gémir à l'avance  
 il sera assez clair quand son jour se lèvera  
 Vienne alors le succès que désire  
 celle-ci qui avance,  
 la seule en terre d'Apis  
 qui soit vigie et rempart*

– fin du chant 1 (première version) –

**CHANT 1 (DEUXIEME VERSION)<sup>10</sup>**

*Ce que je peux chanter, c'est quand ils sont partis  
 les hommes vigoureux, sous la loi du destin  
 la force des vieillards, c'est le pouvoir du chant  
 et comment les deux rois de l'armée achéenne  
 qui commandaient ensemble à la jeunesse grecque  
 sont partis, en levant les bras pour la vengeance  
 devant suivre pour guide un présage violent :  
 deux oiseaux qu'on a vus, l'un noir et l'autre blanc  
 apparus aux deux rois qui commandent la flotte  
 sur le flanc du palais, du côté de la lance  
 sous tous les yeux fixés, mangeant une femelle  
 enceinte de son lièvre avec tous ses petits  
 saisie par le destin dans sa dernière course  
 Dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien*

*Le prophète aux armées vit dans ces mange-lièvres  
 les Atrides guerriers, leur volonté unique  
 les deux chefs de l'armée, et il dit, en prophète  
 « Dans longtemps les chasseurs prendront la vieille ville  
 de Priam, et alors, la richesse amassée  
 par ce peuple opulent au sein de ses remparts  
 le sort la videra violemment de leur ventre  
 à moins qu'un dieu, jaloux, ne fasse disparaître*

---

<sup>10</sup> Cf. ci-dessus, note 9.



*le mors qui tient les dents de la ville de Troie  
cette armée que voici. Et Artémis la pure  
s'indigne à voir son père, avec ses chiens ailés  
qui tue la bête pleine avant sa délivrance  
les aigles qui festoient provoquent son dégoût  
Dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien.*

*Voilà ce que me dit, dans sa bonne pensée,  
la Pure, la Très-Belle, elle est très favorable  
aux petits des lions et des bêtes sauvages  
voilà ce qu'elle veut que je voie dans ces signes  
présages très heureux et très fâcheux aussi  
Je supplie à grands cris le dieu qui sait guérir  
pour qu'elle n'envoie pas aux Grecs de contre-vents  
qui les empêcheraient de monter vers le large  
qu'elle ne veuille pas, en échange du vent,  
un autre sacrifice, hors la loi, sans festin  
qui fendra la famille et touchera l'époux  
car il reste au foyer, terrible, toujours prête  
économe, trompeuse et de bonne mémoire  
la Colère qui veille à venger son enfant »  
Ainsi parla Calchas à la maison des rois.  
Toi aussi, comme lui, de ta voix qui résonne  
dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien.*

*Zeus, quel qu'il soit  
s'il veut ce nom  
lui, je l'appelle ;  
je ne connais  
tout bien pesé  
que Zeus pour, un tel poids d'angoisse devant rien,  
me l'enlever.*

*Un qui fut grand  
tout plein d'audace  
a disparu  
celui qui suit  
est renversé  
Mais Zeus lui, si on crie sa force et sa victoire*

*on a raison*

*Il conduit l'homme à la raison  
en instaurant sa grande loi  
par la souffrance le savoir  
quand dans la nuit le remords suinte  
quand la mémoire a ses douleurs  
la peine devient la sagesse  
bonne violence que font les dieux  
qui sont assis au banc sacré*

*C'est ainsi que le plus vieux chef  
de la flotte des Achéens  
qui respecte tant de prophètes  
se prêtait aux coups du destin  
voiles pliées et ventres creux  
les Achéens sont énervés  
bateaux arrêtés à Chalcis  
dans les flots grondants de l'Aulide*

*Les vents du Strymon apportaient  
les mauvais loisirs, la famine  
l'égarement qui prend les hommes  
l'usure qui prend les bateaux  
ils imposaient le temps qui dure  
ils épuisaient et déchiraient  
toute la fleur des Achéens  
Et lorsque contre la tempête  
le devin proposa aux princes  
un remède bien plus pesant  
alors, du sceptre, les Atrides  
se mirent à frapper le sol  
sans se retenir de pleurer.*

*Et le vieux roi parla ainsi :  
« Lourd mon destin, si je m'insurge  
et si lourd, si je tue ma fille  
la parure de ma maison,  
si je souille d'un sang de vierge*

*mes mains de père sur l'autel  
 Puis-je marcher hors du malheur ?  
 comment désertier les navires,  
 fauter contre mes compagnons ?  
 s'il faut que cessent les vents  
 le sacrifice d'une vierge  
 il est bon que je le désire  
 et c'est juste. Que cela soit. »*

*Quand le destin l'eut bien dompté  
 dans son âme le vent tourna  
 impur, impie, et sacrilège  
 poussant son âme à tout braver  
 c'est la honteuse qui nous guide  
 la folie qui porte malheurs  
 il osa, lui, aller au bout  
 du sacrifice de sa fille  
 pour la guerre pour une femme  
 et pour que partent les bateaux*

*Ses cris, ses appels à son père  
 et son âge n'y purent rien  
 l'amour des chefs est pour la guerre  
 le père fait signe à ses aides  
 on la saisit comme une chèvre  
 de tout cœur elle tient la terre  
 on la soulève sur l'autel  
 on étouffe sous un ballon  
 les belles lèvres de sa bouche  
 sa voix qui maudit la demeure,  
 par la force brutale et muette de la bride  
 Mais lorsque tombe au sol sa robe de safran  
 elle envoie à chacun des sacrificateurs  
 un trait qui vient des yeux et porte la pitié  
 on dirait, comme une peinture  
 qu'elle veut parler avec eux  
 elle qui souvent chez son père  
 aux bonnes tables où sont les hommes  
 immaculée, fille sans mâle,*

*avait chanté avec amour  
pour son père, le chant heureux  
de la troisième libation*

*Je n'ai pas vu la suite et je n'en parle pas  
mais le devin Calchas ne dit pas de mensonges  
celui qui a souffert acquerra le savoir  
On connaît l'avenir assez tôt quand il vient  
avant cela, salut à lui  
c'est comme gémir à l'avance  
il sera toujours assez clair  
lorsque son jour se lèvera  
Vienne alors le succès qu'il faut  
à cette femme qui s'avance  
la seule ici qui soit ensemble  
et la vigie et le rempart*

*– fin du chant 1 (deuxième version) –*

LE CHŒUR :

Je suis venu en vénérant, Clytemnestre, ton pouvoir  
car il est juste d'honorer la femme de l'homme qui commande  
quand le trône masculin reste vide.  
Mais toi, as-tu appris du bon, ou rien,  
est-ce dans l'espoir seulement d'une bonne nouvelle que tu fais des  
sacrifices ?  
Je serai heureux de t'écouter, ou je respecterai ton silence.

### SÉQUENCE 3

CLYTEMNESTRE :

Bonne nouvelle que cette aurore si, comme dit le proverbe,  
elle ressemble à sa mère, cette nuit bienheureuse qui l'a engendrée.  
Ce que tu vas apprendre t'enchantera plus que ce que tu espères  
écouter.

Les Argiens ont pris la ville de Priam.

LE CHŒUR :

Comment dis-tu ? je comprends mal, tellement j'y crois peu.

CLYTEMNESTRE :

Troie est aux Achéens. Est-ce que je parle clairement ?

LE CHŒUR :

La joie, qui s'insinue en moi, pousse au-dehors mes larmes.

CLYTEMNESTRE :

Eh bien, ton âme est bonne, et tes yeux le déclarent.

LE CHŒUR :

Mais quoi ? Y a-t-il un indice qu'on puisse croire ?

CLYTEMNESTRE :

Il y en a, sans doute, si un dieu ne me trompe pas.

LE CHŒUR :

ou bien c'est un rêve, et ses apparitions, qui ont forcé ta confiance

CLYTEMNESTRE :

Je ne crois en rien, quand je sais que mon esprit sommeille.

LE CHŒUR :

ne t'es-tu pas laissé gaver de discours engourdis ?

CLYTEMNESTRE :

C'est à l'esprit d'un jeune enfant que tu t'adresses, on dirait.

LE CHŒUR :

Depuis combien de temps la ville a-t-elle été détruite ?

CLYTEMNESTRE :

La nuit dont sort ce jour-ci, c'est la bonne nuit dont je parle.

LE CHŒUR :

Quel est le messager qui peut porter si vite la nouvelle ?

CLYTEMNESTRE :

Hephaïstos, en lançant de l'Ida la flamme étincelante.  
 De torche en torche, jusqu'ici, il a envoyé  
 le courrier du feu. De l'Ida, au roc de l'Hermès,  
 à Lemnos. La grande lumière partie de l'île arrive en troisième lieu  
 au mont Athos, falaise de Zeus.  
 Elle est allée, courant sur la croupe de la mer,  
 la force du flambeau voyageur, à plaisir,  
 .....  
 la torche aux rayons d'or, comme un soleil,  
 portant son clair message à Makistos, poste de guet.  
 Lui ne tarde pas ; il ne veut pas, étourdi de sommeil,  
 laisser filer sa part du message ;  
 il porte au loin la lumière de la torche, vers les courants de l'Euripe,  
 jusqu'à Messapios, faisant signe aux gardiens, là-bas.  
 Ils font de la lumière aussi, et la poussent en avant  
 mettant le feu à un tas de vieilles bruyères ;  
 vigoureuse la flamme qui ne s'obscurcit pas :  
 elle franchit d'un bond la plaine de l'Asopos, juste  
 comme la lune brillante, et, au roc du Cithéron  
 elle en réveille d'autres qui recueillent le feu voyageur.  
 La garde ne manque pas d'envoyer une lumière qui porte loin,  
 elle dépasse les consignes, elle en allume plus qu'il n'en faut ;  
 et le lac Gorgopis est franchi par un saut de lumière  
 qui parvient à Egiplanctos,  
 et presse ceux qui sont là de ne point retarder le feu.  
 Ils l'envoient, et elle brûle, démesurée,  
 grande barbe de flamme, et Saronique,  
 pointe visible du détroit est survolée  
 par la traînée flamboyante. Puis elle s'avance, puis elle arrive  
 au sommet du mont Arachné, au poste voisin de la ville,  
 et de là, s'abat sur le toit des Atrides  
 cette lumière venue du feu de l'Ida.

Telles étaient les lois pour mes porteurs de torches,  
 en passant des uns aux autres, elles s'accomplissaient ;  
 du premier au dernier, tous ont gagné la course.  
 Voici la preuve que je te donne, ce signe dont je parle,  
 que mon homme me transmet depuis Troie.

LE CHŒUR :

Aux dieux tout à l'heure, femme, mes vœux s'adresseront  
 mais, pour un étonnement perpétuel, je voudrais t'entendre  
 parler ici, comme tu parles, encore.

CLYTEMNESTRE :

Troie est aujourd'hui occupée par les Achéens.  
 J'imagine dans la ville des cris que l'on distingue ;  
 du vinaigre et de l'huile versée dans le même vase  
 se séparent, dirait-on, de ne pas s'aimer :  
 ainsi, des vaincus et des vainqueurs on entend les cris  
 séparés dans leur double fortune.  
 Les uns tombent sur les corps  
 des hommes, des frères, ou bien,  
 enfants, sur celui de leur vieux père, et se lamentent,  
 d'une gorge qui n'est plus libre, sur la mort de tout ce qu'ils aiment  
 Les autres, l'errance et les combats de la nuit  
 les rassemblent, affamés, pour manger ce qu'il y a dans la ville  
 et, sans ordre ni répartition,  
 comme le sort les désigne,  
 déjà, dans les maisons troyennes conquises  
 ils s'installent, affranchis du gel  
 et de la rosée des camps. Qu'ils sont heureux  
 de ne pas se garder et de dormir toute la nuit !  
 S'ils respectent les possesseurs de la cité, les dieux  
 dont la terre est prise, les dieux en leurs sièges,  
 ils n'auront pas à craindre la défaite après la victoire ;  
 mais que le désir d'abord ne tombe pas sur l'armée  
 du pillage sacrilège, de la soumission au gain ;  
 il leur faut, pour revenir saufs à leur demeure  
 courir encore l'autre moitié de la carrière.  
 Et même si, sans offenser les dieux, l'armée s'en va,  
 l'outrage fait aux morts pourrait encore s'éveiller

même si le malheur n'a pas frappé tout de suite.  
Voilà ce que je dis, moi qui suis une femme.  
Puisse le bonheur l'emporter sans réserve,  
puissé-je tirer profit de si grands succès.

LE CHŒUR :

Femme, autant qu'un homme sage tu parles sagement.  
Moi, j'ai entendu tes indices que l'on peut croire  
et je m'apprête à glorifier les dieux  
d'avoir forgé une joie à la mesure de nos peines.

Ô Zeus roi et la Nuit bien aimée  
créatrice d'une si grande gloire  
qui avez jeté sur les murs de Troie  
le filet qui enserre si bien  
que ni jeune ni vieux ne s'évade  
du grand réseau de l'esclavage  
où le malheur les a tous pris.  
C'est Zeus l'Hospitalier, qui est grand, que je révère,  
qui a agi dans tout cela. Sur Alexandre  
il gardait son arc tendu depuis longtemps  
pour ne pas tirer trop tôt  
ni trop loin, dans les étoiles.

## **CHANT 2 (PREMIERE VERSION)**

*C'est Zeus qui a fait le coup et ils peuvent le dire  
on peut facilement remonter à la source  
ils ont eu ce qu'il a voulu accomplir. Les dieux, a-t-on dit  
ne trouvent pas bon d'avoir souci des vivants  
qui foulent aux pieds les joies des choses intouchables :  
c'est une parole impie.  
Le malheur montre qu'il prend naissance  
dans les audaces interdites  
les aspirations à plus qu'il n'est juste  
les maisons débordant de superflu  
la mesure est le mieux. Que nous soit  
bienfaisant ce qui suffit*



*à celui qui eut du bon cœur en partage.  
 Aucun rempart ne sauvera  
 l'homme qui, repu de richesses,  
 renverse d'un coup de pied  
 le maître-autel de la justice*

*Il se laisse violer par la porteuse de malheurs  
 l'odieuse Persuasion, enfant de l'erreur qui entraîne,  
 tout remède est vain. Plus de secret,  
 la blessure éclate d'une clarté funèbre.  
 Comme une monnaie de mauvais airain  
 que l'usure et les coups  
 ont fait noircir  
 le voilà jugé  
 lui qui, comme un enfant, poursuit l'oiseau qui vole  
 et inflige à sa ville un disgrâce insupportable  
 Aucun des dieux n'entend sa prière  
 voilà comment il a tourné,  
 l'injuste : il est détruit.  
 Tel est venu Pâris  
 dans la maison des Atrides  
 profaner la table de l'hôte  
 en volant la femme.*

*Elle, laissant à ceux de sa ville  
 les boucliers en tumulte  
 les lances, les matelots qui s'arment  
 apportant à Ilion, comme dot, la mort  
 légère, elle passe les portes, et ose  
 ce que personne, jamais, n'a osé. Comme ils se lamentèrent,  
 les prophètes de la maison ! ils disaient :  
 Io, Io, la maison, la maison et les princes  
 Io l'épouse qui suit les pas de son amant.  
 Lui, voilà qu'il se tait, sans honneur,  
 sans plainte, sans y croire, le délaissé.  
 Le désir de celle qui est au-delà de la mer  
 c'est comme un fantôme qui règne sur la maison.  
 La belle forme des statues  
 lui est odieuse*

*elles sont sans regard  
Aphrodite s'est enfuie*

*Les fantômes de rêve, douloureux  
font croire au plaisir, pour rien  
c'est pour rien la joie  
que l'on croyait voir  
et la vision se transforme entre les bras  
et s'en va, d'un coup, à tire d'aile  
par le chemin du sommeil  
Ces douleurs-là sont celles de la maison  
mais de plus grandes les recouvrent  
pour tous ceux qui ont quitté la Grèce  
terre endeillée dans chacune de ses demeures  
où tous les cœurs sont étreints d'affliction.*

*On connaît ceux qui sont partis  
mais au lieu de revoir des hommes  
ce sont des urnes et de la cendre  
qui reviennent dans chaque maison.*

*Arès, le changeur des corps  
qui tient sa balance dans les batailles  
renvoie d'Ilion aux bien-aimés  
ce qui reste après la flamme  
poussière lourde à pleurer  
au lieu d'un homme de la cendre  
facilement tassée dans un vase  
On gémit, on dit du bien de celui qui savait se battre  
de celui qui est tombé avec gloire dans la tuerie  
pour la femme d'un autre  
et on gronde à voix basse  
et la haine fait son chemin  
contre les Atrides justiciers.*

*D'autres là-bas, autour des murs  
sont enfouis sous Ilion  
la terre ennemie cache et retient  
la belle forme des cadavres*

*Lourde la rumeur de rancune des gens  
 il faut payer sa rançon à la malédiction populaire  
 je crains de découvrir  
 ce que la nuit recèle  
 le regard des dieux est fixé  
 sur ceux qui ont versé tant de sang  
 La chance se retourne  
 le jour vient où les Érinyes,  
 noires, réduisent à néant  
 celui qui fut heureux dans l'injustice  
 et ceux qu'elles écrasent perdent toute leur force  
 Trop de gloire est bien lourd :  
 c'est à la tête que frappe la foudre de Zeus.  
 Je choisis un bonheur plus commun  
 je ne veux pas ruiner de ville  
 je ne veux pas être asservi  
 ni voir ma vie emprisonnée.*

– fin du chant 2 (première version) –

## **CHANT 2 (DEUXIEME VERSION)**

*Ce coup-là est de Zeus, ils peuvent le clamer  
 on peut facilement remonter à la source  
 le sort leur a donné ce que Zeus a voulu  
 les dieux, dit-on, sont insensibles  
 aux sacrilèges des mortels  
 opinion pleine d'impiété  
 On voit bien d'où sort le malheur  
 c'est des audaces interdites  
 c'est du désir démesuré  
 des maisons où l'on sait que le luxe déborde  
 la mesure est le mieux  
 que nous soit bienfaisant ce qui suffit au juste  
 qui a eu le bon cœur comme lot du destin  
 Aucun rempart  
 pour le trop riche  
 quand il piétine*

*l'autel des dieux*

*Il cède peu à peu, il se laisse violer  
par la persuasion, par l'erreur qui l'entraîne  
les remèdes sont vains, le secret est banni  
et bientôt la blessure éclate  
d'une clarté de catastrophe  
on dirait une monnaie fausse  
frappée dans un métal mauvais  
usée et noircie par les coups  
Il est ainsi quand on le juge  
lui qui, comme un enfant, poursuit l'oiseau qui vole  
sa ville en pâtira  
les dieux n'entendront pas la prière qu'il dit  
voilà comment il tourne et il sera détruit  
Voilà Pâris  
chez les Atrides  
voleur de femme  
trouble festin*

*Elle qui laisse à sa patrie  
le tumulte des boucliers  
les fers, les matelots qui s'arment  
qui porte à Ilion la mort pour seule dot  
elle passe, légère, et ose l'inosable  
Ô combien ils se lamentèrent  
les prophètes de la maison  
« Io Io Io la maison, la maison et les princes  
Io, l'épouse qui suit les pas de son amant »  
Lui se tait, sans cœur, sans plainte  
il n'y croit pas, le délaissé  
le désir d'elle, après la mer  
c'est un spectre sur la maison  
Chaque statue  
lui est odieuse  
les yeux sont vides  
l'âme est partie*

*Douloureux, les spectres du rêve  
 font croire au désir, et pour rien  
 pour rien la joie qu'on croyait voir  
 Et la vision se change et les bras se resserrent  
 et tout s'en va, d'un coup, comme au vol d'un oiseau  
 avec le sommeil qui s'enfuit.  
 Ces douleurs-là sont domestiques  
 Elles sont bien masquées par des douleurs plus grandes  
 pour tous ceux d'entre nous qui ont quitté la Grèce  
 car cette terre est endeuillée  
 dans chacune de ses demeures  
 et tous les cœurs de ce pays  
 sont opprimés par l'affliction  
 L'homme est parti  
 et ce qui rentre  
 c'est de la cendre  
 à la maison*

*Arès, le monnayeur des corps  
 lui qui tient sa balance au milieu des batailles  
 renvoie d'Ilion aux bien aimés  
 le peu qui reste après la flamme  
 la poussière lourde à pleurer  
 au lieu d'un homme de la cendre  
 facile à tasser dans un vase  
 On gémit, et on dit du bien  
 de celui qui savait se battre  
 de celui qui, glorieux, est mort dans la tuerie  
 pour la femme d'un autre, et on gronde à voix basse  
 la haine suit les pleurs, elle fait son chemin  
 pour les Atrides, justiciers  
 D'autres, là-bas  
 sont enfouis  
 autour des murs  
 sous Ilion  
 autres statues  
 ces beaux cadavres  
 pris dans la terre  
 et qu'elle tient*

*La rancœur des gens est bien lourde  
 il faut payer son prix à la fureur du peuple  
 j'ai peur de voir se révéler  
 ce que la nuit retient en elle  
 le regard des dieux est fixé  
 sur ceux qui versent tant de sang  
 la chance tourne et la main passe  
 le jour vient où les Érinyes  
 noires, réduisent à néant  
 celui qui fut heureux tout en étant injuste  
 et ceux qui sont frappés sont vidés de leur force  
 une gloire trop grande est trop lourde à porter  
 Zeus, qui le sait, frappe à la tête  
 Je choisis moins  
 sans ville prise  
 sans servitude  
 ma vie est bien*

– fin du chant 2 (deuxième version) –

LE CHŒUR :

La bonne nouvelle apportée par le feu  
 le bruit s'en répand vite par la ville  
 qui sait si elle est vraie  
 ou si c'est un mensonge des dieux ?  
 Est-il un homme assez enfant, ou l'esprit assez troublé  
 pour s'enflammer d'espoir au message de feu  
 quitte à souffrir, déçu, quand changeront les choses ?  
 C'est bien du gouvernement d'une femme  
 que de se réjouir d'une apparence  
 la femme croit trop en son désir  
 il la devance vite  
 mais très vite aussi disparaît  
 ce qu'elle a proclamé très haut.

Nous saurons vite si ces flambeaux porteurs de lumière,

ces signaux, cette transmission de flamme  
sont vrais, ou si, comme en rêve,  
leur clarté réjouissante est venue tromper nos esprits  
Je vois qu'arrive du rivage un héraut  
ombragé de rameaux d'oliviers. J'en ai pour témoin  
la sœur de la boue, sa jumelle assoiffée, la poussière.  
Ce n'est plus un signe muet, ni la fumée  
d'un feu de bois flambant pour toi sur les montagnes  
ou bien la joie grandira quand il lancera ses paroles  
ou bien, – les mots d'en face, je ne veux pas qu'on les dise.  
Qu'un bonheur si bien apparu soit suivi d'autres bonheurs !  
Celui qui souhaite autrement pour la ville  
qu'il récolte pour lui le fruit du crime de son âme.

## SÉQUENCE 4

LE HERAUT :

Io, la terre paternelle, le sol du pays d'Argos,  
je te suis revenu avec la lumière de la dixième année  
de tous les espoirs brisés un seul s'est accompli.  
Jamais je ne me suis vanté  
mort, d'avoir une part dans le sol du pays d'Argos  
comme sépulture bien-aimée  
Salut, le sol du pays, salut, la lumière du soleil,  
toi, Zeus qui domines la terre, toi, roi de la Pythie  
ne lance plus jamais contre nous les flèches de ton arc,  
tu as été assez malveillant, près du Scamandre,  
au contraire, sois maintenant sauveur et médecin  
roi Apollon ; et je prie tous les dieux des combats  
et mon patron,  
Hermès, héraut bien aimé, vénéré des hérauts,  
et les demi-dieux qui ont fait escorte  
d'accueillir, au contraire, avec bienveillance  
l'armée que les javelots ont épargnée  
Io, les maisons des rois, les demeures bien-aimées  
et les sièges vénérables, et les génies du soleil  
accueillez de vos regards lumineux  
comme il faut, après si longtemps, le roi  
Il est arrivé, en vous apportant la lumière dans la nuit  
à vous, et à tous en commun, le roi Agamemnon.  
Mais accueillez-le bien, comme il faut,  
il a détruit Troie dans ses fondations  
avec la pioche de Zeus porte-justice  
avec elle il a dévasté la terre  
anéanti les autels et les temples des dieux  
réduit à rien tous les spermes dans le sol du pays  
Voilà le joug qu'il a jeté autour de Troie  
qui revient, le plus digne des mortels.  
Pâris, ni la ville qui s'éteint avec lui  
ne peuvent se vanter que la punition soit légère  
le pillage et le rapt dont il était coupable  
il en a perdu le butin, et a récolté la destruction  
pour le sol de son pays et la maison de ses pères



les priamides ont payé la faute deux fois.

LE CHŒUR :

Salut, le héraut de l'armée achéenne !

LE HERAUT :

Salut, je ne contesterai plus la mort auprès des dieux

LE CHŒUR :

l'amour de cette terre paternelle t'a épuisé,

LE HERAUT :

jusqu'à pleurer des yeux, sous la joie,

LE CHŒUR :

très douce, que vous connaissez maintenant, avec les atteintes du mal

LE HERAUT :

comment ? enseigne-moi, et je comprendrai ce que tu dis

LE CHŒUR :

l'atteinte du désir qui rend amour pour amour

LE HERAUT :

tu dis que cette terre regrettée regrette l'armée

LE CHŒUR :

jusqu'à pousser son gémissement par mon esprit multiple et obscur

LE HERAUT :

D'où cette tristesse affligeante qui vous surplombait ?

LE CHŒUR :

depuis longtemps je tiens le silence comme une drogue contre les  
dommages

LE HERAUT :

comment ? les chefs étant partis, tu tremblais devant quelqu'un ?

LE CHŒUR :

au point que maintenant, comme pour toi déjà, même mourir est une  
grande joie

LE HERAUT :

l'accompli est bien. Dans un long temps  
on peut dire que tout est porteur de bonheur  
et de plainte aussi ; qui, sauf les dieux  
reste toujours indemne des passages du temps ?  
si je disais les souffrances, les séjours dans les vents mauvais,  
les coursives étroites et les couches pénibles,  
quelle partie du jour sans gémir et se plaindre ?  
et sur terre, c'était plus horrible encore  
nos lits étaient sous les murs des ennemis  
et, du ciel et de la terre, les rosées  
des prairies distillaient goutte à goutte un malheur interminable  
infestant le poil des vêtements  
Et si on disait l'hiver, le tueur d'oiseaux  
comme nous l'avions, nous, insupportable, quand il neigeait sur l'Ida  
ou la chaleur, quand la mer du Midi  
s'endort étale dans sa couche, sans un souffle du vent  
de tout cela, pourquoi se plaindre ? la peine est du passé  
du passé ; comme pour les morts  
le souci de se remettre debout,  
pourquoi compter les morts à nouveau  
pour faire souffrir les vivants devant la haine du sort ?  
aux malheurs je veux dire : Salut !  
Pour nous, les restes de l'armée d'Argos,  
la victoire l'emporte, la peine ne fait pas le poids  
et il fait bon clamer à la face du soleil  
dont la lumière vole sur la terre et sur la mer :  
« Troie une fois conquise, l'expédition argienne  
a offert ses loques aux dieux de la Grèce  
comme des trophées pour leur antique demeure »  
Voilà ce qu'il faut qu'on entende, bien dit, dans la ville  
quant aux stratèges ; par la grâce efficace  
de Zeus qui agit tout. J'ai tout dit.

CLYTEMNESTRE :

J'ai crié il y a longtemps, sous la joie,  
quand le premier, dans la nuit, est venu le messager de feu  
annoncer la chute et la ruine d'Ilion  
On me le reprochait, en disant : « Pour ce flambeau

te voilà convaincue que Troie est maintenant détruite ?  
 c'est bien le cœur d'une femme qui peut s'exalter ainsi »  
 avec de tels discours, j'étais folle, apparemment  
 et pourtant je fis des sacrifices, et selon la loi des femmes  
 on se lançait les unes aux autres des hululements à travers la ville  
 et la flamme craquait, de bon augure, sur les sièges des dieux  
 mangeuse d'offrande qui se couchait repue avec une bonne odeur.  
 Quel besoin, maintenant, que tu m'en dises plus ?  
 le maître lui-même me dira tout  
 le mieux est que, mon époux vénéré, je l'accueille  
 avec hâte à son retour. Qu'y a-t-il  
 pour une femme au-dessus de cela ? quel plaisir plus lumineux  
 que de voir l'homme au retour de l'armée, ramené par un dieu  
 et lui ouvrir les portes ? Porte à mon époux ce message  
 qu'il doit venir au plus vite pour le désir de sa ville  
 Sa femme fidèle à la maison, il la retrouvera  
 à son retour comme il l'a laissée, chienne domestique  
 à sa dévotion, faisant la guerre à ceux qui lui veulent du mal  
 la même en tout, sans que les scellés posés  
 sur elle n'aient été brisés après un si long temps.  
 La jouissance, les mots qu'on blâme  
 d'un autre homme, je n'en sais rien, c'est comme teindre le bronze  
 Telle je clame ; la vérité, j'en suis chargée, et je n'ai pas honte  
 qu'elle déborde sur les lèvres d'une femme de ma race.

LE CHŒUR :

Voilà son discours, sa leçon pour toi  
 puisse l'interprète percer la belle allure de ses paroles.  
 Mais dis-moi, héraut, quelles nouvelles de Ménélas ?  
 Est-il de retour, sain et sauf  
 avec vous ? Cette terre aime son pouvoir.

LE HÉRAUT :

Je ne sais comment dire un mensonge dont la beauté  
 pourrait durer assez longtemps.

LE CHŒUR :

Comment pourrais-tu parler ensemble de la vérité et de la joie ?  
 Leur scission ne parvient pas bien à se cacher.

LE HERAUT :

L'homme a disparu de l'armée achéenne ;  
lui-même et son vaisseau ; je ne dis pas de mensonge.

LE CHŒUR :

Disparu, devant vous, au départ d'Ilion,  
ou dans une tempête que vous avez subie ensemble, qui l'a arraché à  
l'armée ?

LE HERAUT :

Tu as trouvé, comme l'archer habile sait atteindre ce qu'il voit,  
ce grand malheur s'énonce en un discours rapide.

LE CHŒUR :

Est-il vivant ou mort,  
d'après ce qu'en disent les autres sur les navires, d'après les bruits ?

LE HERAUT :

Personne ne sait rien, ni ne peut porter de message  
sauf le soleil, qui nourrit le sol et la nature.

LE CHŒUR :

Comment dis-tu que la tempête, sur les navires de l'armée  
est tombée, achevant la colère des démons ?

LE HERAUT :

Le bon augure du jour, il ne faut pas qu'une voix de malheur  
le souille de son message ; il y a une heure pour honorer chaque dieu  
Quand ce sont d'affreuses peines qu'un messager, à sa ville,  
vient rapporter, l'horreur au front, l'armée qui est tombée  
la ville meurtrie dans son peuple blessé  
et en nombre et en nombre, enlevés à leur maison,  
les hommes, Arès les prend du double fouet qu'il aime,  
double pointe folle, meurtres accouplés,  
alors oui, s'il est chargé de tant de peine  
il peut chanter le péan des Érinyes.  
Mais si c'est le salut que j'annonce, bon messager  
qui apporte à la ville la joie et le bien-être  
comment puis-je mêler le malheur aux bonnes choses, dire  
cette tempête sur les Achéens, et la colère des dieux ?  
car ils se conjurèrent, les anciens ennemis,

le feu et la mer, scellant leur alliance  
 par la destruction de la pauvre armée d'Argos  
 dans la nuit, avec la houle, s'était levé le malheur.  
 Les navires se jetaient l'un contre l'autre, sous le vent de Thrace qui  
     soufflait  
 et se brisaient ; ils s'encornaient avec violence  
 et sous l'orage qui fumait, dans les trombes et les éclatements de pluie  
 disparaissaient, détournés par un pâtre de malheur  
 Et quand se leva la lumière d'un soleil brillant  
 nous vîmes la mer Égée, florissante, se couvrir des cadavres  
 des hommes achéens et des navires fracassés  
 Nous en tout cas, notre navire n'a pas de ravage à sa coque  
 quelqu'un nous a dérobés, ou réclamés  
 quelqu'un des dieux, pas un homme, qui a pris la barre en main  
 La Chance du Salut a voulu s'asseoir sur notre navire  
 et nous n'eûmes point, en accostant, à supporter la fureur des flots  
 ni, en marche, le heurt des saillies de la terre  
 mais ensuite, échappés à l'enfer de la mer  
 dans le jour blanc, mal assurés de notre chance  
 nous ruminions la pensée de notre souffrance nouvelle  
 l'armée battue et démantelée  
 Et maintenant les autres, s'il en est qui respirent  
 parlent de nous comme des morts, pourquoi pas ?  
 et nous, à leur propos, nous en croyons autant.  
 Qu'il en soit pour le mieux ! Ménélas donc,  
 d'abord et surtout, attends-toi à le voir revenir  
 et si, quelque part, un rayon de soleil sait de lui  
 qu'il vit, qu'il regarde, par l'artifice de Zeus  
 qui ne veut pas que la race entière s'efface,  
 il y a espoir que l'homme, à sa demeure, reviendra.  
 Tu as tout entendu, et tu as écouté la vérité.

### ***CHANT 3 (PREMIERE VERSION)***

LE CHŒUR :

*Qui donc a donné ce nom  
 en tout si véritable*

– serait-ce pas quelqu'un que nous ne voyons pas, une pensée en  
 avance  
 qui du destin  
 sait le langage, et le fait parler à nos lèvres ? –  
 à la femme de guerre et de dissentiment,  
 à Hélène ? il lui convient,  
 elle haine des bateaux, elle haine des hommes, elle haine  
 des cités, qui a quitté  
 ses voiles fastueux pour s'enfuir  
 au souffle d'un zéphyr géant  
 les hommes, nombreux, avec des boucliers et des chiens  
 sur la trace des rames disparues  
 ont couru, pressés, jusqu'au Simoïs  
 sur les rives où se croisent les feuilles  
 pour la Querelle qui verse le sang

Elle fut conduite jusqu'à Ilion  
 par les liens du sang, si bien nommés  
 et par une colère efficace, qui travaille  
 comme passe le temps  
 pour la table de l'hôte déshonorée  
 pour l'affront fait à Zeus le Convive  
 et demande à encaisser le prix  
 du chant des noces, de l'hymne nuptial  
 qu'ont chanté les beaux-frères  
 Mais ensuite c'est un autre hymne  
 qu'apprend la vieille cité de Priam  
 lamentation nombreuse, gémissante, qui dit  
 que Pâris a un lit de malheur  
 ruine totale, lamentation nombreuse  
 quand de ses citoyens meurtris  
 elle porte le sanglant fardeau

Quelqu'un qui aime les mamelles  
 avait nourri dans sa maison  
 un lionceau privé de lait, comme un homme  
 au commencement de sa vie  
 il était apprivoisé, un bon ami pour les enfants  
 et, pour les vieillards une source de joie

*Souvent on le prenait dans ses bras  
comme un nouveau-né tout juste formé  
l'œil brillant sous la main qui caresse  
comme un chien quand le ventre fait loi*

*Avec le temps il révéla  
la nature de sa race. Pour la joie  
de ses nourriciers, comme récompense  
il massacre leurs brebis, follement  
et prend sa part d'un festin où il n'a pas été convié  
La maison ruisselle de sang,  
la douleur est sans remède pour ceux de la maison  
la grande tuerie leur a fait bien du tort  
venu des dieux, un prêtre du Fléau  
s'était nourri dans la demeure*

*De même, ce qui d'abord entra dans Ilion  
ce fut, je dirai, la pensée  
qu'il n'y a pas de vent et que la mer est douce  
le joyau suave dans un trésor  
le tendre trait qui frappe aux yeux  
le cœur mordu, l'amour en fleur  
Mais tout de même elle a changé  
la noce eut une fin amère  
hôte mauvais, mauvais convive  
celle qui s'unit aux Priamides  
venue de Zeus l'Hospitalier  
c'est la jeune épouse des larmes : l'Érinys*

*C'est une parole ancienne, un vieux dicton  
chez les mortels, que la grandeur  
achevée de l'homme opulent  
engendre et ne meurt pas sans enfant  
et que de son bonheur il sort pour sa race  
les germes d'une misère insatiable  
À l'écart des autres je suis seul avec ma pensée :  
c'est l'œuvre méchante et inique  
qui enfante après soi les maux les plus grands  
une foule d'êtres qui lui ressemblent,*

*dans la maison du juste  
il naît de beaux enfants*

*Mais une démesure ancienne engendre volontiers  
parmi les malheurs des mortels, une nouvelle  
démesure, tôt ou tard, quand vient le moment marqué  
le jour d'une nouvelle naissance,  
et avec elle un démon intraitable, invincible, irréligieux  
impudente et noire, l'Erreur d'une maison  
qui se reproduit, comme les parents*

*La justice brille au travers des mauvaises fumées  
dans les demeures, et si on se tient à son destin, elle honore  
la vie ; mais les demeures semées d'or avec de sales mains  
elle se détourne en les voyant  
elle les délaisse, et gagne les lieux purs  
elle n'a pas de respect pour le pouvoir des riches, fausse monnaie de  
la gloire  
et, au terme, elle mène tout.*

– fin du chant 3 (première version) –

### **CHANT 3 (DEUXIEME VERSION)**

*Qui a donné ce nom  
en tout si véritable  
– serait-ce pas quelqu'un que nous ne voyons pas  
une pensée très en avance  
qui du destin sait le langage  
et le fait parler à nos lèvres ? –  
à la femme de guerre et de dissentiment  
à cette Hélène ? il lui convient,  
elle haine des bateaux, des hommes, des cités  
qui a quitté  
ses voiles si beaux pour s'enfuir  
au souffle d'un zéphyr géant  
et les hommes, nombreux, ont couru sur sa trace  
avec des chiens, des boucliers*



*sur les rives lointaines où se croisent les feuilles  
pour la Querelle et pour du sang*

*Ce qui la conduisit à Ilion, cette femme  
ce sont les liens du sang, qu'on a si bien nommés  
et c'est aussi une Colère  
qui fait son œuvre avec le temps  
pour l'outrage infligé à la table de l'hôte  
pour l'affront fait à Zeus qui aime les repas  
et qui veut recevoir le prix  
du chant que pour la noce  
ont chanté les beaux-frères  
mais maintenant c'est un autre hymne  
qu'apprend la cité de Priam  
une lamentation nombreuse, gémissante  
qui chante que Pâris a un lit de malheur  
une ruine complète et un chant général  
quand de ses citoyens meurtris  
lui pèse le sanglant fardeau*

*Quelqu'un qui aime les mamelles  
avait nourri dans sa maison  
un lionceau privé de lait, comme un enfant  
au début de sa vie  
il était tout apprivoisé  
ami pour les enfants, plaisir pour les vieillards  
souvent on le tenait aux bras  
comme un bébé qui vient de naître  
l'œil lumineux sous la main qui caresse  
comme les chiens quand le ventre fait loi*

*Avec le temps il révéla  
la vraie nature de sa race  
pour la joie de ses nourriciers  
il vient massacrer leurs brebis  
follement il s'invite à un sanglant festin  
la maison ruisselle de sang  
la douleur y est sans remède  
la tuerie a causé un très profond dommage*

*c'était un prêtre du Fléau  
qui grandissait dans la demeure*

*Ainsi ce qui d'abord entra dans Iliou  
ce fut, je dirai, la pensée  
qu'il n'y a pas de vent et que la mer est douce  
le doux joyau dans un trésor  
le tendre trait qui frappe aux yeux  
le cœur mordu, l'amour en fleur  
de même aussi, elle a changé  
– la noce eut une fin amère  
hôte mauvais, mauvais convive –  
celle que le destin unit aux Priamides,  
venue de Zeus l'Hospitalier  
c'est l'épouse de pleurs, c'est la jeune Érinys*

*On dit souvent chez les mortels  
que la grandeur et la richesse  
de l'homme qui a réussi  
ont une longue descendance  
et que son grand bonheur engendre pour sa race  
une misère grande aussi  
moi, je suis à l'écart, seul avec ma pensée :  
c'est l'œuvre méchante et inique  
qui enfante les jours mauvais  
ces petits monstres innombrables  
dans la maison du juste  
il naît de beaux enfants*

*l'ancienne démesure engendre volontiers  
une nouvelle démesure  
tôt ou tard, quand vient le moment  
le jour marqué pour la naissance  
il arrive avec elle un démon intraitable  
invincible et impie, l'erreur d'une maison  
qui se reproduit, comme les parents*

*la justice brille au cœur du fumier  
et dans les maisons justes elle honore la vie*

*les maisons où l'or est trop sale  
elle s'écarte en les voyant  
elle s'éloigne vers le large  
sans le moindre respect pour le pouvoir des riches  
et au terme elle mène tout.*

*– fin du chant 3 (deuxième version) –*

## SÉQUENCE 5

LE CHŒUR :

Eh bien, roi, destructeur de Troie  
progéniture d'Atrée, comment te saluer ?  
Comment te faire honneur, sans surpasser  
ni sous-estimer l'hommage qui te revient ?  
Nombreux sont les mortels qui mettent l'apparence  
à la première place, et qui marchent au bord de la justice  
ceux dont la vie est mal faite, on est prêt à gémir  
pour eux, mais la morsure n'est pas bien dure  
de ce chagrin-là, elle ne prend pas aux entrailles  
on rit ensemble, on a le même aspect  
alors que le rire manque et qu'on se fait violence

.....  
Mais celui qui connaît bien le troupeau  
ne laisse pas filer le regard d'un homme  
qui vient de la pensée d'un bon esprit  
dont l'amitié est comme celle de l'eau, ou des chiens.  
Toi, quand tu équipais une armée  
à cause d'Hélène, je ne le cache pas  
je t'ai inscrit loin des muses  
tu gouvernais bien mal ton âme  
si soucieux d'une impudente  
que tant d'hommes sont morts pour la ramener.  
Maintenant, du fond de mon âme, et non sans amitié  
bonne âme à ceux qui sont allés au bout de leur peine  
Tu sauras, avec le temps, en démêlant les nouvelles,  
qui est juste et qui est infâme  
dans cette cité, ta demeure, et dans les citoyens.

AGAMEMNON :

D'abord Argos et les dieux du pays  
il est juste que je m'adresse à eux ; ils ont aidé à mon retour  
et à la justice que j'ai tirée de la cité  
de Priam ; la justice n'a pas eu besoin de discours pour que les dieux  
l'entendent ; la mort des hommes, la destruction d'Ilion  
leur vote les a mises dans l'urne sanglante  
sans hésiter ; tandis que, vers le vase d'en face

l'espoir et la main s'approchaient vainement : il ne se remplissait pas.  
 La fumée, après la prise, signale bien la cité maintenant  
 la tempête du fléau est vivante, et ce qui meurt pendant ce temps  
 ce sont la cendre et les richesses qui se dispersent dans les grasses  
 vapeurs.

Pour tout cela, on doit aux dieux le nombre des souvenirs et le prix  
 de la reconnaissance, puisque du rapt, c'est une vengeance sans  
 mesure

que nous avons tirée, et que, à cause d'une femme  
 la cité fut broyée dans la morsure de la bête d'Argos  
 enfantée par un cheval, troupe aux boucliers tournoyants  
 qui, d'un bond, s'est élancée à l'heure où les Pléiades se couchent  
 et sautant les remparts, comme un lion carnassier  
 a léché, jusqu'à plus soif, le sang des rois

– c'est au dieux que je devais ce long salut pour commencer.

Quant aux pensées qui sont les tiennes, je me souviens, j'ai entendu  
 toutes je les affirme, je prends tes paroles pour moi

il y a peu d'hommes qui peuvent, par nature

honorer sans convoitise la chance d'un ami

la malveillance est un venin ; quand elle siège dans le cœur

c'est un double fardeau pour celui qu'elle accable

pour lui, son propre malheur lui pèse

et à sa porte, l'opulence d'un autre lui tire des gémissements.

Je sais de quoi je parle – je connais bien

les compagnons, j'ai vu le fond du miroir – c'est l'image d'une ombre  
 ceux dont le cœur semblait plein de douceur pour moi.

Ulysse fut le seul ; il ne voulait pas s'embarquer

mais une fois attelé, il a bien tiré la charrue

qu'il soit mort ou qu'il soit en vie, cela, de lui

je veux le dire. Pour le reste, sur la cité et sur les dieux

nous ferons des débats publics

à l'assemblée ; ce qui est bien

nous saurons le maintenir ; il faut que l'assemblée en débattenne.

Là où il faudra des drogues, pour guérir,

en brûlant, en coupant, dans un bon esprit,

nous essaierons d'écarter l'épreuve et de détourner le mal.

Maintenant vers mon palais, dans la maison où j'ai mon foyer

je vais aller ; je vais y saluer les dieux

qui m'ont escorté au loin et ramené jusqu'ici.

La victoire qui a suivi mes pas, qu'elle reste avec moi, encore.

CLYTEMNESTRE :

Hommes de la cité, vénérables d'Argos, ici  
sans honte, l'amour d'un homme à ma façon  
je vais le dire devant vous ; avec le temps, elle disparaît  
la peur, chez les humains. Je ne tiens pas d'un autre  
ce que je sais, je parle des maux que j'ai portés moi-même, et de ma  
vie

quand il était, lui, sous Ilion.

D'abord une femme, séparée du mâle  
au foyer de la maison, délaissée, abattue, c'est un malheur  
combien de rumeurs elle entend, c'est le malheur qui est de retour  
et un autre malheur encore, et le bruit des souffrances remplit la  
maison

Si l'homme avait reçu autant de blessures  
que le bruit m'en revenait ici  
il aurait été plus troué qu'un filet, on peut dire  
et s'il était mort aussi souvent qu'on l'a dit  
il aurait eu un triple corps, comme Géryon, et aurait pu  
se vanter de lui avoir donné le manteau d'une triple tombe  
en étant mort, pour chaque forme, une fois.

Voilà ce que voulaient les bruits, la rancune  
bien des fois j'ai accroché la corde, que d'autres ont déliée  
par violence, et ma gorge y était prise

Et c'est pour cela que ton fils n'est pas ici près de moi,  
gage de ma foi et de la tienne

comme il faudrait, Oreste. Ne t'en étonne pas  
il est nourri par un être bienveillant, un allié,  
Strophios de Phocide, dont les mots, de part et d'autre  
m'ont fait voir un double danger : d'abord, sous Ilion, tes périls  
ensuite, le cas d'une anarchie populaire  
où le Conseil serait jeté bas, car ils ont ce goût par nature  
les mortels, de fouler au pied celui qui est à terre  
il n'y a aucun piège dans ces raisons-là.

Quant à moi, les sources des larmes jaillissantes  
sont toutes taries, je n'en ai plus une goutte  
mes yeux sont abîmés, j'ai veillé trop longtemps  
c'est d'attendre en pleurant tes flambeaux

obstinément éteints, et dans mes rêves  
 le bruit léger du vol d'un moustique me réveillait  
 alors que je voyais pour toi plus de souffrances  
 qu'il n'en pouvait tenir pendant que je dormais  
 Maintenant que ces maux je les ai tous portés, je peux, avec un cœur  
 libre

dire que cet homme est le chien de l'étable  
 le câble sauveur du vaisseau, la solide colonne  
 de la haute toiture, l'enfant unique de son père  
 la terre qui apparaît aux matelots désespérés  
 le jour qu'on voit, resplendissant, en sortant d'une tempête  
 le flot de la source pour celui qui a voyagé, et qui a soif  
 Joie sans réserve à celui qui triomphe du sort  
 je le juge digne de ces mots, et le salue  
 Et que l'envie se taise : les malheurs, en assez grand nombre  
 nous les avons supportés. Maintenant, chère tête  
 descends de ce char, et marche, sans que se pose  
 sur le sol, maître, ce pied qui a ruiné Ilion.  
 Esclaves, pourquoi tarder à finir votre tâche ?  
 vous avez l'ordre de semer son chemin de tapis  
 Vite, que son passage soit étendu de pourpre,  
 jusqu'à sa maison, qu'il n'espérait plus, où la Justice le conduit.  
 Quant au reste, un esprit dont le sommeil ne triomphe pas  
 le règlera justement, comme les dieux l'ont réparti.

AGAMEMNON :

Fille de Lédà, gardienne de la maison,  
 ton discours était à l'image de mon absence :  
 très long. Mais pour que l'éloge soit bon  
 l'hommage doit venir des autres  
 Pour le reste ne m'entoure pas, comme une femme, d'un luxe  
 amollissant, ne m'accueille pas juste comme un barbare  
 ne tombe pas à terre, bouche ouverte, en criant devant moi  
 ne sème pas le sol d'étoffes qui feraient naître l'envie  
 à mon passage, c'est aux dieux qu'il revient d'être honorés ainsi  
 mais que moi, un mortel, sur ces broderies si belles  
 je marche, je ne pourrais le faire sans effroi  
 Je dis que c'est en homme, non en dieu, que je veux qu'on m'honore  
 il y a un écart entre des broderies et un essuie-pied, le son des mots

le fait entendre ; éviter les mauvaises pensées  
 c'est le plus grand don des dieux ; on ne peut parler de bonheur  
 que quand la vie, dans un bien-être aimable, se finit.  
 Je l'ai dit : voilà comment j'agis, en confiance, moi.

CLYTEMNESTRE :

Ne parle pas contre ta pensée.

AGAMEMNON :

Ma pensée, sache-le, je n'y contredirai pas.

CLYTEMNESTRE :

et si, dans un danger, tu avais promis aux dieux de le faire ?

AGAMEMNON :

c'est qu'un sage m'aurait dit de l'accomplir ainsi

CLYTEMNESTRE :

que crois-tu qu'aurait fait Priam, s'il avait ainsi triomphé ?

AGAMEMNON :

je crois qu'il aurait marché sur les broderies, sûrement

CLYTEMNESTRE :

ne t'occupe donc pas des humains, en craignant leur censure

AGAMEMNON :

ce que dit le peuple bruyant est pourtant d'une grande force

CLYTEMNESTRE :

celui qui ne fait pas de jaloux, c'est qu'il n'est pas enviable

AGAMEMNON :

ce n'est pas à la femme de chercher le combat

CLYTEMNESTRE :

ce n'est pas au vainqueur de craindre la défaite

AGAMEMNON :

toi aussi, dans ce débat, tu prends à cœur la victoire ?

CLYTEMNESTRE :

cède, laisse-moi le pouvoir de bon gré.



AGAMEMNON :

Eh bien, puisque tu y crois, qu'on se baisse et qu'on délace vite ces brodequins, où le pied marche en esclave et quand je marcherai sur la pourpre des dieux que personne ne me jette de loin le regard de l'envie Quelle honte de ruiner sa maison en gâchant sous ses pieds un luxe si coûteux ! C'est assez là-dessus. Cette étrangère que voici accueille-la avec bonté ; ceux qui commandent doucement ont la faveur d'un dieu qui, de loin, les regarde Personne ne porte de bon gré le joug de l'esclavage celle-ci est une fleur prise entre mille choses l'armée m'en a fait don, et je l'ai emportée. Allons, puisque à t'écouter tu m'as converti enfin je vais aller vers ma maison, vers mon palais, en foulant la pourpre au pied.

CLYTEMNESTRE :

Il y a la mer, et qui pourrait l'épuiser ? qui nourrit à foison la pourpre, et sans cesse renouvelle la sève inestimable pour teindre nos étoffes chez nous ces choses sont à notre portée, grâce aux dieux, maître nous en avons ; la maison ne connaît pas la pauvreté En grand nombre je les aurais voués au piétinement, les tissus si, dans leur maison, les oracles me l'avaient prescrit quand je cherchais comment protéger cette âme tant qu'il y a une racine, le feuillage revient toujours sur la maison il y étend son ombre contre la canicule et ta venue au foyer de la maison c'est le signe de la chaleur qui vient au cœur de l'hiver et lorsque Zeus artisan tire le vin du raisin qui pique si la fraîcheur souffle sur la maison c'est que l'homme accompli est de retour Zeus, Zeus qui accomplit les choses, accomplis mes vœux maintenant, pense à accomplir mes pensées.

**CHANT 4 (PREMIERE VERSION)**

*Pourquoi cette terreur en moi  
 levée, qui se tient  
 devant mon cœur visionnaire, et qui vole ?  
 et, prophète qui rôde, sans  
 demande ni salaire, mon chant  
 elle ne le crache pas, juste  
 comme on écarte un rêve emmêlé,  
 la confiance qui persuade,  
 assise au trône de mon âme ?  
 le temps où les amarres  
 levées toutes ensemble  
 faisaient voler le sable  
 est vieux, déjà  
 lorsque vers Ilion  
 l'armée des vaisseaux s'ébranla*

*J'apprends de mes yeux  
 qu'elle revient, je l'atteste,  
 et pourtant je change l'hymne sans lyre  
 le thrène de l'Érinys  
 une leçon autodidacte me sort  
 du cœur, et je n'ai pas  
 la confiance qui aime l'espoir  
 Les entrailles ne trompent pas  
 et contre le diaphragme  
 dansant sa ronde  
 tourne le cœur  
 je fais vœu que, pour moi  
 l'attente soit mensongère  
 et qu'elle tombe, sans sa fin*

*Je le sais, la pleine santé  
 ignore sa limite ; la maladie  
 s'appuie sur leur mur mitoyen  
 et quand il vogue droit entre les passes  
 l'homme heurte un écueil caché*

*S'il sait jeter, de ses richesses,  
 une partie par-dessus bord  
 en lançant la bonne mesure  
 la maison ne coulera pas  
 malgré sa charge d'opulence  
 la coque n'ira pas à la mer  
 Nombreux sont les dons de Zeus, et larges  
 comme ceux des sillons d'une année  
 ils écartent le jeûne, et la maladie*

*Mais quand il est versé à terre, et que la mort est venue  
 le flot noir du sang de l'homme  
 qui le ferait remonter par des incantations ?  
 même celui qui, tout droit  
 sait ramener de chez les morts  
 Zeus ne l'a-t-il pas empêché de nous nuire ?  
 Si elles n'étaient pas rangées  
 les parts, dans le partages des dieux  
 s'il n'était pas exclu d'en emporter davantage  
 promptement mon cœur  
 devancerait ma langue  
 il répandrait tout au-dehors  
 il gronde de douleur dans l'ombre  
 sans espoir de rien d'utile qui se démêle  
 hors de mon esprit en feu*

#### **CHANT 4 (DEUXIEME VERSION)**

*Pourquoi cette terreur  
 qui en moi s'est levée  
 qui se tient sur mon cœur  
 visionnaire, et qui vole ?  
 ce prophète rôdeur  
 mon chant inattendu  
 je ne le crache pas  
 comme on écarte un rêve ?  
 la confiance est partie  
 détrônée du dedans*

*c'était il y a longtemps  
le départ des navires  
quand toutes les amarres  
levées en même temps  
ont fait voler au ciel  
le sable en grandes gerbes*

*L'armée est revenue  
je le sais, je le vois  
et pourtant je ne chante  
qu'un hymne funéraire  
la leçon vient du cœur  
qui est son propre maître  
la confiance est partie  
l'espoir est sans chemin  
La vérité résonne  
quand parlent les entrailles  
dans mon ventre le cœur  
fait sa ronde effrénée  
Je fais vœu que pour moi  
l'attente soit trompeuse  
qu'il n'y ait rien au bout  
que j'ignore la fin*

*Je sais que la santé  
ignore ses limites  
la maladie s'appuie  
sur leur mur mitoyen  
et quand il vogue droit  
au milieu des récifs  
l'homme heurte souvent  
un rocher sous-marin  
S'il sait jeter à l'eau  
un peu de ses richesses  
la vie ne coule pas  
si chargée d'abondance  
et malgré l'opulence  
le bateau tient la mer  
Zeus peut offrir beaucoup*

*il est comme la mer*

*Quand le sang est tombé  
quand la mort est venue  
qui le fait remonter  
par des incantations ?  
même celui qui sait  
rappeler de la mort  
Zeus l'a interrompu  
et c'est pour notre bien  
Si on pouvait changer  
le partage des dieux  
s'il n'était pas exclu  
d'en prendre davantage  
je parlerais encore  
j'en dirais beaucoup plus  
mon cœur gronde dans l'ombre  
mon esprit est en feu*

*– fin du chant 4 –*

## SÉQUENCE 6

CLYTEMNESTRE :

Entre aussi, c'est à Cassandre que je le dis  
puisque Zeus le Clément a voulu que dans cette maison  
tu prennes part aux ablutions, avec de nombreux  
esclaves, debout, près de l'autel du patrimoine  
sors de ce char et laisse là ton esprit hautain  
on dit que même le fils d'Alcmène, un jour  
fut vendu comme esclave et vécut de ce pain-là.  
Si du moins il a été nécessaire que le sort penche de ce côté  
avoir pour maîtres d'anciens riches, c'est une grande joie :  
ceux qui, sans s'y attendre, ont fait une belle récolte  
sont toujours durs avec leurs esclaves, et sans règles  
de nous tu peux espérer le respect des coutumes.

LE CHŒUR :

C'est à doit qu'elle le dit, le discours était clair  
tu es dans le filet du destin  
obéis, obéis, veux-tu désobéir ?

CLYTEMNESTRE :

Si sa langue n'est pas faite, juste comme l'hirondelle,  
de sons inconnus appris chez les Barbares  
je convaincrai son âme d'obéir, en lui parlant

LE CHŒUR :

Suis-la, c'est le mieux pour le moment, ce qu'elle dit,  
obéis, laisse cette voiture et le trône qui s'y tient

CLYTEMNESTRE :

Je n'ai pas de loisir à tuer ici,  
à la porte ; ils sont déjà dans le foyer, le cœur de la maison  
les moutons qui attendent pour être égorgés sur le feu.  
Nous n'avions plus l'espoir de nous réjouir ainsi  
toi, si tu fais quelque chose, n'y mets plus tant de loisir  
si tu ne peux pas comprendre, si tu es fermée aux mots  
fais comme les sauvages, remplace les sons par les mains.

LE CHŒUR :

C'est un interprète qu'il lui faudrait, à l'étrangère  
perçant, tournure de bête, qu'on vient de prendre

CLYTEMNESTRE :

Elle est folle, elle écoute un mauvais esprit  
arrachée à une ville qu'on vient de prendre  
elle arrive, elle ne sait pas porter le mors aux dents  
la fureur lui sort en écume sanglante  
j'éviterai la honte de parler plus longtemps.

LE CHŒUR :

Moi, j'ai pitié d'elle, je ne me fâche pas  
Ô malheureuse, vide cette voiture  
cède au destin, porte le joug.

### **CHANT 5 (VERSION UNIQUE)**

CASSANDRE : (*chant*)

*Oïoïoïoï, les dieux de la terre  
Apollon, Apollon*

LE CHŒUR :

Pourquoi gémir ainsi après Loxias ?  
il n'est pas propice aux lamentations

CASSANDRE :

*Oïoïoïoï, les dieux de la terre  
Apollon, Apollon*

LE CHŒUR :

Elle refait son mauvais cri, et appelle un dieu  
à qui ça ne convient pas, de se dresser dans les sanglots.

CASSANDRE :

*Apollon, Apollon  
des rues, mon Apollon  
apologiste de ma perte pour la seconde fois*

LE CHŒUR :

Elle va rendre un oracle, on dirait, sur son propre malheur  
il reste du divin dans son âme d'esclave

CASSANDRE :

*Apollon, Apollon  
des rues, mon Apollon  
par quelles rues m'as-tu menée, sous quel toit ?*

LE CHŒUR :

Sous celui des Atrides, si tu l'ignores  
je te le dis, si tu le dis, ce ne sera pas faux

CASSANDRE :

*Aa  
hai des dieux, souvent complice  
du meurtre des siens, des têtes coupées  
un abattoir humain, et le sol maculé*

LE CHŒUR :

Elle a du nez, l'étrangère, comme un chien  
qu'elle est ; elle flaire, elle va trouver le meurtre

CASSANDRE :

*Aa  
ces témoins-là, je leur fais confiance  
ces pleurs-là, des petits qu'on égorge  
et ces chairs cuites, par le père mangées*

LE CHŒUR :

Tu es célèbre pour la divination, et ici  
on le sait, nous n'avons pas besoin de prophètes

CASSANDRE :

*Io, les dieux, qu'est-ce qu'on prépare ?  
qu'est-ce que ce nouveau grand malheur  
grand, et que dans cette maison, de nouveau, on prépare, mauvais  
intolérable aux amis  
impropre à la guérison  
puisque le secours est loin*



LE CHŒUR :

Je ne comprends pas ces oracles-là  
le reste je le sais : toute la ville le crie

CASSANDRE :

*Io malheureuse, là tu iras au bout  
l'époux de ton lit  
tu le baigneras – comment dire le bout ?  
ça va venir vite  
et la main se tend  
pour prendre la main*

LE CHŒUR :

Je comprends encore moins ; après les énigmes  
voici d'obscurs oracles qui me laissent désemparé

CASSANDRE :

*Éé, les dieux les dieux, qu'est-ce qui paraît ici ?  
un filet de l'Enfer ?  
mais le piège c'est la compagne, c'est la complice  
de mort ; qu'elle se dresse, la horde insatiable, sur la race  
et que monte son cri  
mort au sacrificateur*

LE CHŒUR :

De quelle Érinye appelles-tu sur la maison  
la clameur ? tes mots ne m'illuminent pas

*Il court sur mon cœur un flot jaunâtre  
comme pour ceux qui tombent sous la lance  
il accompagne les derniers rayons de vie  
quand l'Erreur s'abat sur eux*

CASSANDRE :

*Aa, vois là, vois là, garde-toi de la vache  
le taureau dans le voile  
avec sa corne noire elle l'a pris dans sa machine  
elle frappe, il tombe dans l'eau de la cuve  
le piège de mort, le coup  
du bassin, je te dis*

LE CHŒUR :

Je ne connais pas bien les paroles des dieux  
mais, sous des mots pareils, c'est un malheur que je prévois

*Des paroles des dieux vient-il jamais une bonne parole  
pour les mortels à la fin ? des malheurs, voilà  
ce que l'art prolix des devins  
enseigne par les terreurs qu'il apporte*

CASSANDRE :

*Io, io, malheureuse  
mon destin infortuné ; c'est la mienne que j'annonce  
ma souffrance répandue  
où m'as-tu donc ici, malheureuse, amenée  
sinon à la mort aussi, ou quoi ?*

LE CHŒUR :

*Âme en folie, un dieu t'emporte  
c'est sur toi que tu chantes  
mode sans mode, comme l'oiseau fauve  
insatiable à crier, hélas, en son âme malheureuse  
Itys, Itys, les plaintes et les souffrances  
le rossignol et sa vie*

CASSANDRE :

*Io io le siffleur  
le destin du rossignol ; jetées sur lui  
son corps porte des ailes, et par les dieux  
la douceur couvre sa vie, malgré ses pleurs  
moi, il me reste le fer qui divise, et la plaie*

LE CHŒUR :

*d'où te viennent d'un bond, portées par les dieux, d'où tiens-tu  
tes vaines brûlures ?  
et cette frayeur qui se dit mal, que tu glapis  
selon ton mode et ta mesure ?  
d'où sais-tu le tracé de la route divine  
et ses mots de malheur ?*

CASSANDRE :

*Io les noces, les noces de Pâris  
où les bien-aimés se sont perdus !  
Io le Scamandre, où la patrie buvait  
près de tes rives, malheureuse  
j'ai fini de grandir  
près du Cocyte et de l'Achéron  
je dirai le chant des dieux, bientôt*

LE CHŒUR :

*Quel est ici, trop clair, le mot que tu dis ?  
un nouveau-né, en l'écoutant, saurait  
je suis mordu jusqu'à la mort  
par la douleur du destin  
quand tu chantes le malheur qui frappe  
je suis blessé en écoutant*

CASSANDRE :

*Io les peines, les peines de ma ville  
tout entière anéantie  
Io, devant les murs, les offrandes de mon père  
la tuerie si nombreuse des bêtes de nos prés  
aucun remède n'a pu sauver  
la ville qui souffre ce destin  
moi, l'âme chaude, je vais tomber contre le sol*

LE CHŒUR :

*Encore, après les autres, ce mot que tu dis,  
il y a contre toi une pensée mauvaise  
un démon trop lourd à porter  
qui te fait chanter la souffrance  
le sanglot qui porte la mort  
je suis impuissant à la fin*

– fin du chant 5 –

CASSANDRE :

Ce n'est plus sous un voile qui le cache, que l'oracle  
devra être regardé bientôt, comme une jeune mariée

il brille ; au-devant du soleil qui monte  
son souffle bondira, juste comme une vague  
qui vient frapper la lumière d'un malheur encore  
plus grand ; mes pensées ne seront plus délivrées par des énigmes  
Soyez-moi témoins que j'ai couru sur la trace des malheurs  
et reniflé les actions anciennes  
à cette demeure est attaché un certain chœur de voix  
à l'unisson, mauvais son, mauvaises paroles  
et elle a bu, pour accroître son audace,  
du sang humain, la bande qui reste à la maison  
inexpugnable avec la race, les Érinyes  
et elles hymnent leur hymne, assises dans la maison :  
au tout début, l'Erreur, puis ce qui reste pour les crachats  
le lit fraternel qui veut du mal à ceux qui l'occupent.  
J'ai manqué, ou bien j'ai atteint le but, comme un archer ?  
suis-je un prophète de mensonges qui dégoise à toutes les portes ?  
Témoigne, et commence par jurer  
que je dis les fautes anciennes de la maison.

LE CHŒUR :

Un serment, clôture qu'on fixe, même généreusement fixé  
que peut-il guérir ? Je t'admire  
tu as grandi au-delà de la mer, tu parles autrement,  
et tu dis tout, comme quelqu'un qui était là.

CASSANDRE :

Apollon le prophète m'a préposée à cette fin

LE CHŒUR :

A-t-il, tout dieu qu'il est, été blessé par le désir ?

CASSANDRE :

Avant, j'avais honte de parler de cela

LE CHŒUR :

On mollit dans les temps heureux, on est plus délicat

CASSANDRE :

Il était le lutteur, et sur moi il soufflait de joie

LE CHŒUR :

Avez-vous créé et œuvré, comme c'est la loi ?

CASSANDRE :

Je l'ai promis à Loxias et je l'ai trompé

LE CHŒUR :

Étais-tu déjà saisie par l'art de la pénétration divine ?

CASSANDRE :

Je devinais déjà toutes les souffrances de ma ville

LE CHŒUR :

Tu as donc pu éviter le courroux de Loxias ?

CASSANDRE :

En punition de cette faute, plus personne ne peut croire ce que je dis

LE CHŒUR :

Nous au moins, nous croyons tes opinions divines

CASSANDRE :

Iou, Iou, ô, ô les malheurs  
 par-dessous à nouveau, et terrible, la douleur des bonnes prophéties  
 me tourne et me tord, et son prélude.....  
 Voyez-vous, assis près du palais, ces jeunes  
 gens ? ils ont la même forme que les rêves ;  
 des enfants tués, dirait-on, par ceux qui les aiment  
 les mains pleines de viandes, leur propre chair mangée  
 intestins et viscères, chargement pitoyable  
 qu'on les voit tenir, et qu'un père a goûtés.  
 Tirer vengeance de cela, voilà ce que projette  
 un lion sans vigueur, vautre dans un lit  
 à la maison, jusqu'au retour de mon maître  
 – puisque je dois porter le joug de l'esclavage –  
 et le chef de la flotte, le renverseur d'Ilion  
 ne sait pas ce que la langue de cette chienne haïssable  
 qui dit et répète sa pensée joyeuse, elle,  
 l'Erreur qui se cache, va faire pour son malheur.  
 Telle est son impudence, femelle qui tue le mâle  
 c'est – quel nom de monstre mal aimé

puis-je trouver – amphisbène, ou bien Skylla  
 l’habitante des rochers, le fléau des navires,  
 s’élançant sur l’Hadès, mère en furie, et c’est la guerre  
 qu’elle souffle sur ceux qu’elle aime ; quel cri elle a poussé  
 la scélérate, comme au tournant de la bataille,  
 et on croit qu’elle se réjouit qu’il soit revenu et sauvé !  
 Si on ne me croit pas, c’est pareil  
 l’avenir vient, et bientôt tu diras,  
 saisi de pitié, que je suis la vraie prophétesse

LE CHŒUR :

C’est le repas de Thyeste, avec la chair de ses enfants  
 j’ai compris et j’ai frissonné, et la frayeur me prend  
 à entendre la vérité, sans images  
 pour le reste j’ai écouté, mais je me perds hors de la route

CASSANDRE :

Agamemnon, je te dis, tu verras son destin fatal

LE CHŒUR :

Parle bien, malheureuse, laisse dormir ta bouche

CASSANDRE :

Il n’y a pas de remède contre ce que je dis

LE CHŒUR :

Non, si cela arrive ; qu’il ne se passe rien !

CASSANDRE :

Toi, tu fais des vœux, eux préparent le meurtre

LE CHŒUR :

Quel est l’homme qui prépare cette abomination ?

CASSANDRE :

Oui, tu portes bien peu la marque de mon oracle

LE CHŒUR :

Celui qui l’accomplira, je ne comprends pas ce qu’il machine

CASSANDRE :

Pourtant je sais le grec, et j’en parle les mots

LE CHŒUR :

Comme l'oracle de la Pythie, et pourtant il est obscur

CASSANDRE :

les dieux ! quel est ce feu ? il me vient dessus  
 οἰοῖοἰ, Apollon des loups, à moi, à moi !  
 c'est elle, la lionne à deux pieds qui couchait avec  
 le loup, quand le lion de bonne race était loin,  
 qui va me tuer, malheureuse ; dans la drogue  
 qu'elle fabrique, il y aura aussi mon salaire, un composant de sa  
 rancune

elle a fait vœu, aiguisant son sabre contre l'homme  
 de lui faire payer de mort pour m'avoir amenée ici.  
 Pourquoi donc, si les rires tombent sur moi, dois-je porter ces choses  
 et le sceptre, et les bandeaux du devin, et les couronnes autour de ma  
 gorge ?

Avant de subir le sort qui me revient, je veux te perdre, toi  
 allez à votre perte, tombez, j'ai ma revanche,  
 qu'une autre reçoive l'Erreur et en soit enrichie !  
 Regarde ! Apollon lui-même me dépouille  
 du manteau de l'oracle, il m'avait contemplée  
 dans cette parure qui faisait tomber sur moi les rires  
 des amis et des ennemis, sans désaccord, et pour rien !  
 On m'appelait la folle, la coureuse  
 la mendicante, la malheureuse, la meurt-de-faim et je l'ai supporté  
 Et maintenant le prophète qui m'a fait prophétesse  
 m'a conduite à ce destin de mort  
 au lieu de l'autel de mon père, le billot qui m'attend  
 chaud de la victime égorgée et du sang de la mort.  
 Mais la désaffection des dieux ne suivra pas notre mort  
 un autre va venir qui s'en affectera  
 qui a grandi pour tuer sa mère et pour venger son père  
 exilé, errant, étranger à cette terre  
 il reviendra, pour couronner l'Erreur de tous les siens  
 conduit par l'écroulement de son père abattu.  
 Pourquoi suis-je alors pitoyable et gémissante ?  
 puisque d'abord j'ai vu la cité d'Ilion  
 traitée comme elle est traitée, et que ceux qui ont pris la cité  
 je les vois finir ainsi, sous le jugement des dieux

j'irai, je ferai, j'oserai la mort  
 il est juré, le grand serment qui lie les dieux  
 Voici les portes de l'Enfer, et je les salue  
 je fais vœu de trouver le coup qui frappe juste  
 et que, sans violence, le sang d'une mort heureuse  
 s'écoulant hors de moi, mes yeux se ferment

LE CHŒUR :

O souvent malheureuse, et souvent sage aussi,  
 femme, tu as beaucoup parlé, mais si vraiment  
 le sort qui est le tien tu le connais, pourquoi, poussée par les dieux  
 comme une vache, vas-tu, audacieuse, de ce pas vers l'autel ?

CASSANDRE :

Non, on ne peut pas fuir, non, étrangers, le temps n'y peut rien

LE CHŒUR :

mais on vénère le dernier moment

CASSANDRE :

il est venu, ce jour, je gagnerai peu à le fuir

LE CHŒUR :

pour oser ainsi, sache-le, il faut une bonne audace dans l'âme

CASSANDRE :

on ne s'entend pas dire cela quand on est heureux

LE CHŒUR :

une bonne renommée dans la mort, c'est une joie pour les mortels

CASSANDRE :

Io mon père, ô toi et tes nobles enfants

LE CHŒUR :

qu'y a-t-il ? quel besoin ? quelle horreur te retourne ?

CASSANDRE :

hélas, hélas

LE CHŒUR :

pourquoi hélas ? que fais-tu comme pensées horribles ?



CASSANDRE :

le meurtre souffle sur la maison, le sang ruisselle

LE CHŒUR :

mais non, c'est l'odeur des victimes qui fument sur l'autel

CASSANDRE :

on dirait des vapeurs qui sortent d'un tombeau

LE CHŒUR :

ce n'est pas du Syrien, le parfum de la maison, que tu parles ?

CASSANDRE :

Eh bien, j'irai donc chez les morts pleurer sur mon sort  
et sur Agamemnon. C'est assez d'avoir vécu.

Io étrangers

je ne m'effraie pas d'un buisson, comme l'oiseau craintif  
mais je veux qu'après ma mort vous témoigniez pour moi  
le jour où il mourra une femme pour cette femme que je suis  
et quand tombera un homme pour cet homme mal marié  
je le demande à vous, mes hôtes, au moment où je vais mourir

LE CHŒUR :

O porteuse, j'ai pitié de ce sort que tu prédis pour toi

CASSANDRE :

une parole encore – je ne veux pas chanter  
ma propre oraison funèbre ; je fais vœu au soleil  
à sa clarté suprême, que ceux qui me vengeront  
et que mes meurtriers, paient ensemble leur dette  
pour l'esclave qui meurt, prise si facilement.

LE CHŒUR :

Io les affaires des mortels ! leur bonheur  
tourne comme une ombre, et leur malheur  
s'efface d'un coup d'éponge dans le destin qui disparaît  
voilà, plus encore que le reste, ce qui me fait pitié.

## SÉQUENCE 7

LE CHŒUR :

Le succès, ils n'en ont jamais assez  
les mortels ; personne, en levant le doigt  
ne l'éloigne de sa maison  
et ne lui dit : « n'entre plus »  
Lui, il a pris la ville, un don des Bienheureux  
la cité de Priam et, honoré des dieux  
il revient à sa demeure ; maintenant si, pour ceux d'avant  
et pour leur sang il doit payer  
s'il doit mourir pour d'autres morts  
et si sa mort appelle une rançon  
alors, quel vivant peut se dire qu'il est né  
pour un sort sans dommage, quand il entend cela ?

AGAMEMNON :

à moi ! je suis frappé d'un coup au bon endroit

LE CHŒUR :

silence ! qui prend le coup ? qui crie, frappé au bon endroit ?

AGAMEMNON :

à moi ! encore ! un second coup me frappe

LE CHŒUR :

l'ouvrage est accompli ; croyez la plainte du roi  
allons, réunissons-nous, les hommes, tenons conseil avec fermeté

– Moi, voici l'idée que j'ai à dire  
Au palais ! ici ! à ceux de la ville il faut crier cela

– Pour moi, il faut tomber dessus au plus vite, je crois  
les surprendre dans l'acte, quand le poignard est plein de sang

– On le voit facilement : ce n'est qu'un début  
un signe de la tyrannie qu'ils préparent pour la cité

– Parce que nous temporisons ! Eux, le mérite d'hésiter  
ils le foulent au pied, leur main ne s'endort pas

– Je ne sais que conseiller, quel avis je dois dire  
à celui qui veut agir il faut d’abord des conseils

– Pour moi c’est pareil ; des paroles maladroites  
ne feront pas relever un mort

– Eh quoi, pour prolonger notre vie, nous allons prier  
devant des profanateurs de la maison, devant de tels guides ?

– C’est intolérable ; mourir est mieux  
le destin vaut mieux que la tyrannie

– Un gémissement, est-ce un signe suffisant  
pour prophétiser que l’homme est mort ?

– C’est quand on sait seulement que l’on peut s’emporter  
supposer, ce n’est pas bien savoir

– Je soutiens cette idée, j’approuve abondamment  
le sort de l’Atride, il faut bien le savoir

CLYTEMNESTRE :

J’ai dit beaucoup de paroles tout à l’heure, pour la circonstance  
que je contredirai sans aucune honte  
quand on hait ceux qu’on hait, et qu’en amis  
on fait semblant de se comporter, comment peut-on dresser assez haut  
les panneaux du malheur, pour qu’ils soient infranchissables ?  
Moi, ce combat je n’ai cessé d’y penser depuis longtemps  
victorieuse, la lutte est venue – avec le temps il est vrai –  
et je me tiens debout, là où j’ai frappé, au milieu de mes œuvres.  
J’ai agi de telle sorte, je ne le nierai pas,  
qu’il ne puisse ni fuir ni écarter le destin  
il est sans issue ce filet, comme pour les poissons  
je l’enveloppe, riche vêtement du malheur  
je frappe deux fois, et deux fois il gémit  
il laisse aller ses membres, et quand il est tombé  
je lui donne un troisième coup, pour le Souterrain,  
pour Zeus sauveur des morts, dédié à sa joie

Alors il vomit son âme, gisant  
 et le sang qu'il rejette avec violence sous le fer qui le perce  
 jaillit sur moi comme les gouttes d'une rosée noire  
 et ma joie n'est pas moindre que sous la pluie, don de Zeus,  
 celle des germes dans les calices des fleurs qui vont accoucher.  
 Les choses sont ainsi, vénérables d'Argos,  
 que cela vous plaise si cela doit vous plaire, moi je m'en fais gloire  
 et si des libations convenaient à un cadavre  
 ce serait juste ici, plus que juste, même,  
 tant il a rempli, dans cette maison, le cratère des malheurs  
 jusqu'à devoir, à son retour, le vider lui-même en buvant.

LE CHŒUR :

J'admire ton langage, ta bouche qui ne craint rien  
 à dire de telles choses sur ton époux

CLYTEMNESTRE :

Vous essayez, comme pour une femme sans pensée  
 moi, j'ai le cœur qui ne tremble pas, vous savez  
 et je dis – en provoquant tes blâmes ou tes louanges,  
 c'est pareil – celui-ci est Agamemnon, c'est mon  
 mari, c'est un cadavre de ma main  
 un travail de bonne ouvrière. C'est ainsi.

### **CHANT 6 (PREMIERE VERSION)**

LE CHŒUR : (*chant*)

*Quoi de mauvais, ô femme  
 quelle herbe du sol as-tu mangée, quelle boisson  
 as-tu absorbée, jaillie des courants de la mer  
 pour avoir posé ici cette offrande et pour, les cris du peuple,  
 les rejeter, les réprimer ? La cité te repousse  
 tu es puissamment haïe par ceux de la ville.*

CLYTEMNESTRE :

Maintenant tu me juges et de la cité tu m'exiles, moi  
 et la haine de ceux de la ville, et les cris du peuple,  
 mais jadis, contre cet homme que voici, tu ne t'es pas insurgé  
 lui qui, sans plus d'égards que pour le sort d'une bête

qu'il aurait prise dans ses innombrables troupeaux qui donnent tant de  
 laine  
 a sacrifié sa propre fille, mon amour et mes  
 douleurs, en Thrace, pour charmer les vents  
 Ne fallait-il pas le chasser de la terre, cet homme,  
 pour prix de ses souillures ? Et lorsque tu entends  
 mes œuvres, te voilà un juge intraitable ! Je te le dis,  
 menace-moi seulement, car je suis toute prête à faire  
 de même, de me vaincre par la force  
 et de me commander ; mais si le dieu accomplit les choses autrement,  
 tu connaîtras, d'une leçon tardive, ce qu'il en est de la sagesse.

LE CHŒUR :

*Tu vois grand, tu fais sonner de fermes pensées  
 et ton âme dont le meurtre ruisselle se met à croire, la folle,  
 que le gras du sang sur ces yeux lui va bien  
 tu perds l'honneur, tu es privée d'amis  
 et coup pour coup tu vas payer*

CLYTEMNESTRE :

Et ceci l'entends-tu, ce serment que je fais dans mon droit ?  
 par la justice qui a été rendue à mon enfant,  
 l'Atè et l'Érinys à qui j'ai immolé celui-ci  
 moi, j'ignore la peur et elle n'entrera pas dans ce palais  
 tant que, pour faire brûler le feu de mon foyer  
 Égisthe sera là, comme avant, avec ses bonnes pensées pour moi  
 et ce n'est pas un petit bouclier pour protéger ma confiance  
 Il est gisant, l'outrageur de sa femme  
 le charmeur des Chryséis, sous Ilion  
 et elle aussi, la captive, la guetteuse de prodiges  
 la compagne de lit qui dit les paroles des dieux  
 fidèle sur sa couche comme sur les vaisseaux dont elle usait les bancs  
 avec lui. Traités sans indignité  
 lui, comme j'ai dit, et elle comme un cygne  
 elle a chanté son dernier air, le sanglot de la mort  
 et elle gît, son amante, conduite jusqu'à moi  
 ici, par mon époux, comme un condiment au plaisir.

LE CHŒUR :

*Hélas, qui pourrait assez vite, sans les douleurs*

*sans l'agonie  
 nous apporter pour toujours  
 l'infini sommeil du destin ; il est tombé  
 le bon protecteur, lui  
 qui a souffert tant de douleurs causées par une femme  
 et par une femme a perdu sa vie.*

Io, io Hélène la démente  
 toi seule qui en nombre, en un tel nombre  
 as détruit les âmes devant Troie

*maintenant pour finir tu cueilles la fleur mémorable  
 le sang impossible à laver ; il y avait bien sur la maison  
 une Querelle, une Querelle, qui pour l'homme édifie la misère.*

CLYTEMNESTRE :

N'appelle pas la mort parce que ce coup du destin  
 pèse sur toi, ne détourne pas sur Hélène  
 ta colère, pour les hommes détruits  
 pour les âmes des hommes en un tel nombre  
 des Danaens détruits  
 pour cette douleur incurable qui s'accomplit

LE CHŒUR :

*Démon qui tombes sur la maison  
 et sur les deux Tantalides  
 pouvoir des deux femmes aux âmes identiques  
 qui déchirent les cœurs, et pouvoir sur moi  
 et perché sur le corps  
 comme un corbeau haineux, dressé, selon les rites  
 tu te fais gloire de chanter ton chant  
 Io Io Hélène la démente  
 toi seule qui en nombre, en un tel nombre  
 as détruit les âmes devant Troie*

*maintenant pour finir tu cueilles la fleur mémorable  
 le sang impossible à laver ; il y avait bien sur la maison  
 une Querelle, une Querelle, qui pour l'homme édifie la misère*

CLYTEMNESTRE :

Maintenant tu redresses le jugement de ta bouche  
 c'est le démon triplement repu de cette race  
 que tu invoques, il vient de lui, le désir  
 lécheur de sang qui se nourrit dans nos entrailles  
 Avant qu'il ait fini  
 l'ancienne plaie, apparaît un abcès nouveau

LE CHŒUR :

*Hé, grand, grand dans la demeure  
 le démon à la lourde rancune dont tu dis la louange  
 hélas, hélas, mauvaise louange  
 des égarements du sort il est insatiable  
 io, ié, le fait de Zeus  
 qui cause tout et œuvre tout  
 et y a-t-il chez les mortels, rien qui sans Zeus soit accompli ?  
 rien ici qui ne vienne de la volonté des dieux*

Io io, le roi le roi  
 comment te pleurer ?  
 de mon âme, issus de mon amour, quels mots te dire ?  
 tu gis, une araignée te tient dans son filet  
 dans une mort sacrilège tu expires ta vie

*à moi, moi, cette couche n'est pas d'un homme libre  
 le sort fourbe t'a dompté  
 sous le fer à double tranchant*

CLYTEMNESTRE :

Tu prétends que c'est là mon ouvrage  
 mais ne crois pas que d'Agamemnon  
 je sois l'épouse ; apparaissant  
 comme la femme de ce mort, c'est l'antique  
 l'âpre génie punisseur d'Atrée  
 et de son odieux festin, qui sacrifie  
 l'adulte comme prix pour les enfants

LE CHŒUR :

*Toi, n'être pas la cause  
 de meurtre ? qui sera ton témoin ?*

*comment ? comment ? issu des pères  
il peut être complice, celui qui n'oublie pas cette race  
Violemment, dans cette famille  
le sang ruisselle  
c'est Arès le noir qui s'avance  
portant les caillots des enfants dévorés*

Io io, le roi le roi  
comment te pleurer ?  
de mon âme, issus de mon amour, quels mots te dire ?  
tu gis, une araignée te tient dans son filet  
dans une mort sacrilège tu expires ta vie

*à moi, moi, cette couche n'est pas d'un homme libre  
le sort fourbe t'a dompté  
sous le fer à double tranchant*

CLYTEMNESTRE :

Pourquoi ne serait-elle pas d'un homme libre, cette mort  
..... qu'il a eue ?  
et l'Erreur fourbe, ne l'a-t-il pas fait lui-même  
entrer dans la demeure ? et ce fruit que j'ai eu  
cette plante de lui, tellement pleurée  
Iphigénie, la valeur de ce qu'il lui a fait  
c'est la valeur de ce qu'il subit ; que dans l'Hadès  
il ne soit pas trop orgueilleux, le fer l'a blessé  
et il est mort, payant pour ce qu'il avait déclenché

LE CHŒUR :

*je suis impuissant, mon esprit s'échappe  
toute pensée de bon conseil  
où se tourner, quand tombe la demeure ?  
j'ai peur de l'averse qui fait crouler la maison,  
sanglante, et la pluie s'épaissit  
et la justice, pour une autre acte, s'aiguise déjà sur d'autres pierres  
ailleurs s'aiguise le destin*

Io la terre la terre, si tu m'avais reçu en toi  
avant que je l'aie vu, lui, au pied des murs d'argent



de ce bassin, écroulé contre terre !  
 Qui l'ensevelira ? qui chantera pour lui ?  
 oseras-tu le faire, toi qui l'as tué,  
 l'homme, hurler à son côté  
 et, joie sans joie pour son âme, devant ton œuvre  
 immense, commettre encore cette injustice ?

*l'éloge sur la tombe pour cet homme divin  
 qui en lancera les larmes ?  
 la vraie douleur de son âme ?*

CLYTEMNESTRE :

Ce n'est pas à toi que ce souci revient  
 par nous il est tombé, il est mort  
 par nous il sera enseveli, et sans les pleurs  
 des gens de sa demeure,  
 mais Iphigénie l'accueillera,  
 sa fille, comme il convient  
 à un père, près du fleuve rapide  
 où passent les douleurs  
 l'entourant de ses bras, avec amour, pour un baiser

LE CHŒUR :

*l'outrage ici fait face à l'outrage  
 combat difficile à juger  
 le frappeur est frappé, le tueur paie sa dette  
 il reste, tant que Zeus reste sur son trône  
 qu'on doit pâtir de ce qu'on a fait, c'est la loi  
 Le germe maudit, qui le jettera hors de la maison ?  
 la race est collée à l'Erreur*

Io la terre la terre, si tu m'avais reçu en toi  
 avant que je l'aie vu, lui, au pied des murs d'argent  
 de ce bassin, écroulé contre terre !  
 Qui l'ensevelira ? qui chantera pour lui ?  
 oseras-tu le faire, toi qui l'as tué,  
 l'homme, hurler à son côté  
 et, joie sans joie pour son âme, devant ton œuvre  
 immense, commettre encore cette injustice ?

*l'éloge sur la tombe pour cet homme divin  
qui en lancera les larmes ?  
la vraie douleur de son âme ?*

CLYTEMNESTRE :

Cette fois tu fais route avec la vérité  
comme un oracle. Moi, je veux au démon  
des Plisthénides faire ce serment  
d'être maintenant satisfaite, si difficile que ce soit à porter  
si désormais il sort de cette maison  
et va user une autre race à coup de meurtres  
familiaux, de ces biens une part  
petite me suffira, si je parviens à saisir  
la folie de s'entretuer  
et à l'éloigner de mon toit.

**CHANT 6 (DEUXIEME VERSION)**  
*(parties chantées)*

LE CHŒUR :

*quoi de mauvais  
ô femme  
quelle herbe au sol as-tu mangée  
quelle boisson t'a-t-on fait boire*

*jaillie des courants de la mer  
pour vouloir déposer ici  
l'offrande noire sous nos yeux*

*tu rejettes la vie du peuple  
ceux de la ville te haïssent  
te voilà hors de la cité*

(...)

*tu imagines  
 en grand  
 tu parles haut, tu penses fort  
 et ton âme où coule le meurtre*

*se met à croire, pauvre folle  
 que les taches du gras du sang  
 tombées sur ces yeux lui vont bien*

*tu as fini d'être honorable  
 il te faut perdre tes amis  
 et coup pour coup tu vas payer*

*(...)*

*qui donnera  
 vite  
 sans l'agonie, sans les douleurs  
 qui apportera pour toujours*

*l'infini sommeil du destin  
 puisque cet homme est contre terre  
 le protecteur qui est tombé*

*il a souffert tant de malheurs  
 qu'une femme lui a causés  
 et il est mort pour une femme*

*...*

*maintenant pour  
 finir  
 tu cueilles la fleur mémorable  
 le sang impossible à laver*

*il y a bien sur la maison  
 une querelle une querelle  
 qui veut bâtir de la misère*

(...)

*démon qui tombes  
ici  
sur la maison, sur les deux frères  
pouvoir des deux femmes pareilles*

*dont les âmes sont identiques  
blessure au cœur, pouvoir sur moi  
démon perché sur le cadavre*

*comme un corbeau tout plein de haine  
tu es dressée selon les rites  
tu te fais gloire de ton chant*

...

*maintenant pour  
finir  
tu cueilles la fleur mémorable  
le sang impossible à laver*

*il y a bien sur la maison  
une querelle une querelle  
qui veut bâtir de la misère*

(...)

*il est trop grand  
grand  
trop rancunier pour la demeure  
le vieux démon buveur de mort*

*lui dont tu chantes la louange  
hélas, hélas, le mauvais chant  
éïo, éïé, la main de Zeus*

*lui cause tout et œuvre tout  
il n'y a rien que Zeus ignore*

*rien qui advienne sans les dieux*

...

*à moi je crie, à moi j'appelle  
la sépulture que voici  
n'est pas celle d'un homme libre*

*un sort trop fourbe t'a dompté  
un coup porté de main de femme  
avec le fer à deux tranchants*

(...)

*être innocente*

*toi*

*de ce meurtre ? qui va te croire  
qui voudra être ton témoin*

*si le démon venu des pères  
qui n'oublie jamais cette race  
y a trempé, c'est ton complice*

*il y a du sang sur la famille  
Arès le noir porte en avant  
le souvenir des enfants morts*

...

*à moi je crie, à moi j'appelle  
la sépulture que voici  
n'est pas celle d'un homme libre*

*un sort trop fourbe t'a dompté  
un coup porté de main de femme  
avec le fer à deux tranchants*

(...)

*je ne peux plus  
rien  
mon esprit s'enfuit hors de moi  
toute pensée de bon conseil*

*où se tourner quand vient l'orage  
qui fait s'écrouler la maison  
l'épaisse pluie, le sang à verse*

*la justice pour un autre acte  
déjà s'affûte à d'autres pierres  
ailleurs s'aiguise le destin*

...

*pour cet homme qui fut un dieu  
qui fera l'éloge funèbre  
qui viendra auprès de sa tombe*

*qui lancera de bonnes larmes  
qui portera cette douleur  
dans la vérité de son âme*

(...)

*l'injure vient  
ici  
pour affronter une autre injure  
combat difficile à juger*

*le frappeur doit prendre des coups  
le tueur doit payer sa dette  
et tant que Zeus est sur son trône*

*on doit pâtir de ce qu'on fait  
qui sortira le mauvais germe  
la race est collée à l'Erreur*

...

*pour cet homme qui fut un dieu  
qui fera l'éloge funèbre  
qui viendra auprès de sa tombe*

*qui lancera de bonnes larmes  
qui portera cette douleur  
dans la vérité de son âme*

*– fin du chant 6 –*

## SÉQUENCE 8

ÉGISTHE :

O l'éclat bienveillant du jour qui porte la justice  
je peux dire maintenant que les mortels, pour leur honneur  
ont des dieux de là-haut qui veillent sur la terre et les crimes  
puisqu'il m'est apparu, dans le tissu des Érinyes  
cet homme ici gisant, que j'aime tant ainsi,  
qui paie pour les machinations de la main de son père.  
Atrée, le chef de cette terre, le père de celui-là  
ayant avec mon père Thyeste, son propre frère  
pour parler clairement, une discussion pour le pouvoir  
il le bannit de la cité et de la maison ;  
tourné en suppliant vers le foyer il revint  
le malheureux Thyeste, pour y trouver l'assurance  
de mourir sans couvrir de sang le sol de ses pères  
car l'hospitalité que le père maudit des dieux  
Atrée, offrant son cœur sans amitié, donna à mon père  
à moi, ce fut, comme à un bienheureux sacrifice de chairs  
on invite, de lui présenter à manger la chair de ses enfants.  
Le bout des pieds, et les extrémités en rangs sur les mains  
il les brisait, au-dessus.....  
.....de l'homme, assis seul à sa table ;  
insignifiants, ces morceaux, il les prend sans savoir  
et les mange, nourriture fatale, tu vois, pour la race  
puis, lorsqu'il vient à connaître cette œuvre monstrueuse  
il se lève, et il tombe, et vomit les chairs égorgées  
c'est un destin d'horreur qu'il appelle sur les Pélopides  
et du pied il renverse la table, avec un imprécation justicière :  
puisse mourir ainsi toute la race de Plisthène !  
Celui-ci qui est tombé, c'est pour cela que tu le vois  
et moi, il était juste que je trame ce meurtre  
j'étais le treizième enfant de ce père misérable  
et je fus exilé avec lui, tout petit, dans mes langes  
une fois grandi, je suis revenu, la justice m'a ramené  
et cet homme je l'ai touché, sans me montrer à sa porte,  
je l'ai toute assemblée, la mécanique de ce complot  
elle me serait bonne, même la mort pour moi  
quand j'ai vu celui-là dans le filet de la justice.



LE CHŒUR :

Égisthe, la démesure dans le mal, je ne la respecte pas  
l'homme que voici, tu dis que tu as voulu le tuer  
que seul tu as pensé et comploté ce meurtre  
je dis que tu n'éviteras pas la justice pour ta tête  
la colère du peuple, chargée de pierres et d'imprécations

ÉGISTHE :

C'est cela que tu clames, toi, du dernier banc  
des rameurs ? pour commander ici, il faut être sur le pont ;  
vieux, tu vas apprendre une leçon, et c'est lourd  
à ton âge, où l'ordre est à la sagesse  
les chaînes, même pour la vieillesse, les tourments de la faim  
instruisent bien, incomparables pour les âmes,  
prophètes et médecins. Est-ce que tu vois bien, lorsque tu vois cela ?  
Ne talonne pas trop l'aiguillon, tu pourrais souffrir après-coup.

LE CHŒUR :

Tu es une femme, tu attends le retour du combat  
à la maison, au lit d'un homme tu mets la honte  
et d'un homme chef d'armée tu as comploté la mort

ÉGISTHE :

Encore des paroles qui feront naître des larmes  
ta langue est le contraire de celle d'Orphée :  
lui, il emmenait tout de sa voix joyeuse  
et toi, qui nous agaces par tes aboiements enfantins  
tu seras emmené et dompté par la force

LE CHŒUR :

Quoi ? on t'aura pour tyran en Argos, toi  
qui as comploté le sort contre lui  
sans agir, sans oser toi-même faire l'œuvre de mort ?

ÉGISTHE :

C'est que la fourberie revenait à la femme, évidemment  
moi, j'étais trop suspect, l'ennemi de naissance  
Mais avec sa richesse à lui, j'essaierai  
de commander à la cité, et le rebelle  
je l'attellerai pesamment, ce ne sera pas le porteur de longe

que l'on nourrit avec du grain ; la compagne des ténèbres  
la faim que l'on déteste, saura l'adoucir en le surveillant

LE CHŒUR :

Mais pourquoi cet homme, dans ton âme mauvaise,  
ne l'as-tu pas tué toi-même ? pourquoi est-ce une femme  
souillure de la terre et des dieux de la terre  
qui l'a tué ? Oreste, y a-t-il un lieu où il voie la lumière  
pour qu'il revienne ici, rencontre bienfaisante  
et soit pour ces deux-là meurtrier tout-puissant ?

ÉGISTHE :

Puisque ainsi tu crois bon d'agir et de parler, tu sauras vite  
holà ! mes soldats bien-aimés, il y a de l'œuvre ici !

LE CHŒUR :

holà, le poignard ! la main au manche ! tous en garde !

ÉGISTHE :

eh bien moi, la main au manche, je ne refuse pas de mourir

LE CHŒUR :

bienvenue au discours où tu parles de mourir ; nous courrons cette  
chance

CLYTEMNESTRE :

Non, le plus cher des hommes, ne commettons pas d'autres malheurs  
la moisson est nombreuse, et la récolte est dure  
assez de misères ; n'entreprends rien ; nous sommes en sang.  
Va-t'en, et vous aussi, vieillards, vers les demeures que vous a  
données le destin  
avant de faire ou de subir un accident. Ceci, nous avons dû le faire  
si ces malheurs pouvaient suffire, ils seraient bienvenus  
un démon sous ses serres lourdes nous tient par malchance abattus.  
Ce sont là les paroles d'une femme, si vous jugez bon de les savoir.

ÉGISTHE :

Mais ceux-ci contre moi épanouiraient les fleurs de leur langue  
insolente  
en lançant de tels mots ils défieraient le démon  
ils perdraient le sens et outrageraient les chefs ?

LE CHŒUR :

ce n'est pas aux Argiens de caresser le mal

ÉGISTHE :

eh bien moi, je te dis à plus tard, quand je te retrouverai

LE CHŒUR :

à moins qu'un démon ne ramenant Oreste, il ne vienne droit jusqu'ici

ÉGISTHE :

je sais qu'un homme en exil se nourrit avec l'espérance

LE CHŒUR :

vas-y, gave-toi, salis la justice, c'est le moment

ÉGISTHE :

sache que tu me paieras la rançon de la démence qui te réjouit

LE CHŒUR :

chante, fais le beau, c'est le coq près de sa femelle

CLYTEMNESTRE :

Ne donne pas trop de prix à ces vains aboiements  
toi et moi, nous mettrons de l'ordre dans cette maison.

*Traduction : 1977.*

## **TABLE**

<i>PRÉFACE (2019)</i> .....	2
<i>NOTE SUR LA PONCTUATION</i> .....	7
<b>SÉQUENCE 1</b> .....	<b>8</b>
<b>SÉQUENCE 2</b> .....	<b>10</b>
<i>CHANT 1 (PREMIÈRE VERSION)</i> .....	12
<i>CHANT 1 (DEUXIÈME VERSION)</i> .....	16
<b>SÉQUENCE 3</b> .....	<b>21</b>
<i>CHANT 2 (PREMIÈRE VERSION)</i> .....	24
<i>CHANT 2 (DEUXIÈME VERSION)</i> .....	27
<b>SÉQUENCE 4</b> .....	<b>32</b>
<i>CHANT 3 (PREMIÈRE VERSION)</i> .....	37
<i>CHANT 3 (DEUXIÈME VERSION)</i> .....	40
<b>SÉQUENCE 5</b> .....	<b>44</b>
<i>CHANT 4 (PREMIÈRE VERSION)</i> .....	50
<i>CHANT 4 (DEUXIÈME VERSION)</i> .....	51
<b>SÉQUENCE 6</b> .....	<b>54</b>
<i>CHANT 5 (VERSION UNIQUE)</i> .....	55
<b>SÉQUENCE 7</b> .....	<b>66</b>
<i>CHANT 6 (PREMIÈRE VERSION)</i> .....	68
<i>CHANT 6 (DEUXIÈME VERSION)</i> .....	74
<b>SÉQUENCE 8</b> .....	<b>80</b>
<b>TABLE</b> .....	<b>84</b>